



PHARMACOPOLIS

Revue québécoise d'histoire de la pharmacie



Dans ce numéro

Un pharmacien de Québec inventeur et innovateur
Une famille de pharmaciens pionniers de la Côte du Sud
Un apothicaire sorelois espion de l'armée britannique



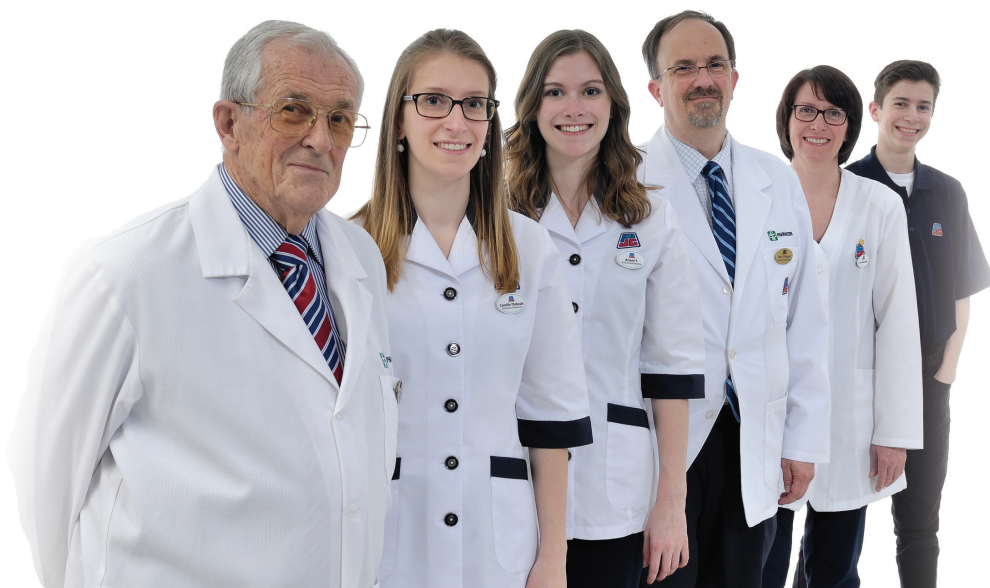
Merci à la famille Thibault qui encourage la Société québécoise
d'histoire de la pharmacie

Une grande famille *au service de la vôtre*

Notre famille,
soucieuse de votre bien-être

Denys Thibault | Camille Thibault | Ariane Thibault
Jean Thibault | Lise Blanchet | Jean-Simon Thibault

La pharmacie Jean Thibault
affiliée à  **JeanCoutu**
du 75, boul. Taché Ouest, Montmagny
418 248-9511



2014-30-14

COOPÉRER
AUX SUCCÈS
DE NOS MEMBRES
ET DE LA
COMMUNAUTÉ
UNIVERSITAIRE



Desjardins

Caisse populaire
de l'Université Laval





PHARMACOPOLIS

Revue annuelle créée en 2014, éditée par la SQPH – Société québécoise d'histoire de la pharmacie.

Dépôt légal – 2016

ISSN : 2292-3675

Faculté de Pharmacie
Pavillon Ferdinand-Vandry
1050, ave de la Médecine
Université Laval
Québec (QC) G1V 0A6
Canada
tél.: 1-418-656-2131 #5770



SQHP@pha.ulaval.ca



<http://www.sqhp.pha.ulaval.ca>



SQHP - Société québécoise d'histoire de la pharmacie.

Société membre de :

- la Société internationale d'histoire de la pharmacie / International Society for the History of Pharmacy.
- la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Comité éditorial

Gilles Barbeau (resp.)
Jacques Mathieu

Collaborations spéciales

Dominique Vandal
Jean Lessard
Marvin Louyeh

Révision des textes

Louise Beaulac Baillargeon
Marthe Deschesnes
Juliette Delrieu

Abonnements : Gilles Barbeau

Impressions

Reprographie de l'Université Laval

Conseil d'administration 2015-2016

Présidence: Gilles Barbeau
Vice-présidence : Jacques Mathieu
Secrétariat: Christine Lachance
Trésorerie: Ariane B-Robitaille
Communications: Juliette Delrieu
Activités: Marie Caron
Site Web: Louis-Philippe Bégin
Repr. étudiant : Dominique Vandal
Conseiller: Jean Lefebvre

Sommaire

Mot du président <i>Gilles Barbeau</i>	p. 2
Des pionniers de la pharmacie à Montmagny <i>Camille Thibault et Dominique Vandal</i>	p. 3
Une petite histoire des médicaments.... <i>Charles Tamarelle</i>	p.12
La potion de Todd <i>Jimmy Arseneault</i>	p.19
Le pharmacien chimiste J.-E. Dubé <i>Mark Lessard Dempsey</i>	p.23
Christopher Carter, espion et apothicaire <i>Denis Robillard</i>	p.32
Le quinquina du Canada <i>Gilles Barbeau</i>	p.37
Pilules rouges pour les femmes pâles <i>Yoan Veilleux</i>	p.42
Anecdotes	p.46
Informations aux auteurs	p.47
Des objets s'affichent	p.48

Remerciements

Merci à nos généreux donateurs aux collections pour 2015-2016

- Deschenes Jean-Pierre
- Raymond Yvon
- Prieur Louise
- Yves Gariépy

Merci à Laetitia Métreau pour la poursuite bénévole du catalogage des objets des collections de la SQHP.

Pharmacopolis : Titre composé de deux racines grecques : *Pharmakon*, (remède ou poison) et *Polis* (cité, ville), soit l'écosystème, dans lequel évoluent la pharmacie et le pharmacien.

En couverture

En haut de gauche à droite, la pharmacie Bergeron achetée par Denys Thibault, l'apothicairerie de Bazas dans la région de Bordeaux (Fr), un portrait du pharmacien Maurice Dubé peint par Franscesco lacurto et un tableau de la pharmacie de la Croix rouge Dubé peint par J. Cuvelier en 1962.

Cette troisième édition de notre revue est particulière. Elle marque le départ de notre rédacteur en chef Gaston Labrecque. Nous souhaitons le remercier ici. Malgré un horaire chargé, il avait accepté de donner à la revue une image et une facture particulière que nous avons souhaité conserver. Son épouse, Marcelle Sirois, avait aussi apporté une collaboration importante notamment à la relecture des textes. Nous n'avons pu les remplacer cette année et j'ai dû agir comme rédacteur en chef, ce qui n'est pas une mince tâche. Souhaitons que nous puissions trouver cette année une personne qui désirera s'impliquer activement dans cette tâche importante de rédacteur en chef pour conserver à notre revue sa qualité.



Gilles Barbeau

Pharmacopolis a fait appel cette année à des collaborateurs qui ont permis d'atteindre encore un objectif que nous nous étions fixé dès le premier numéro de la revue: raconter l'histoire des pharmaciens. Après les Giroux, Couture, Guay, Nooth et Martel, voici que ce numéro présente trois nouvelles biographies.

D'abord les Thibault, une famille pionnière de la pharmacie à Montmagny. Je vous rappelle que l'installation de ces pharmacies dans l'est du Québec a été difficile étant donné que les médecins pouvaient vendre des médicaments à l'époque. Nous présentons aussi l'histoire d'un pharmacien inventeur et fondateur des pharmacies Dubé de Québec, J.-Edmond Dubé. C'est aussi un innovateur impliqué solidement, comme les Giroux, dans son milieu. Notre histoire des pharmaciens se conclut avec la vie de Christopher Carter, apothicaire mal connu et espion britannique. Il s'installe à Sorel dans le flot de l'arrivée des loyalistes au Canada.

Mais notre revue ne serait pas complète sans l'apport de jeunes étudiants en pharmacie qui ont contribué à trois articles, dont celui des Thibault, mais aussi un article sur «La potion de Todd» et «Les pilules rouges». Enfin, un article d'un collaborateur français sur la célèbre apothicaierie de Bazas et un article sur le quinquina du Canada.

Je vous souhaite une bonne lecture. Si vous souhaitez vous impliquer, ne soyez pas timides, nous avons besoin non seulement de têtes, mais aussi de bras.

Le président
Gilles Barbeau

Des pionniers de la pharmacie à Montmagny Les Thibault pères et fille

Camille Thibault et Dominique Vandal

étudiantes au programme de doctorat en pharmacie de premier cycle
à la Faculté de Pharmacie de l'Université Laval

Les entreprises familiales sont des fleurons de notre société. Celles-ci projettent notre province à l'échelle internationale. Cependant, le passage de la première à la seconde génération et ainsi de suite ne se fait pas sans embûches. Selon File et Prince, près de 70% des entreprises familiales ne réussissent pas la transmission du père fondateur au fils et seulement 10% de celles-ci parviennent à survivre à la cession à la troisième génération¹. Au Québec, plusieurs de ces sociétés toujours dirigées par les

membres d'une même famille, peuvent être nommées: les Biscuits Leclerc, entreprise fondée en 1905, le Groupe Jean Coutu en 1969 et Ameublements Tanguay en 1961. En plus de faire rayonner l'économie québécoise, ces entreprises participent à la diffusion des valeurs québécoises par la mise en place de fondations qui aident la population du Québec à évoluer dans les domaines culturels, sportifs et technologiques.

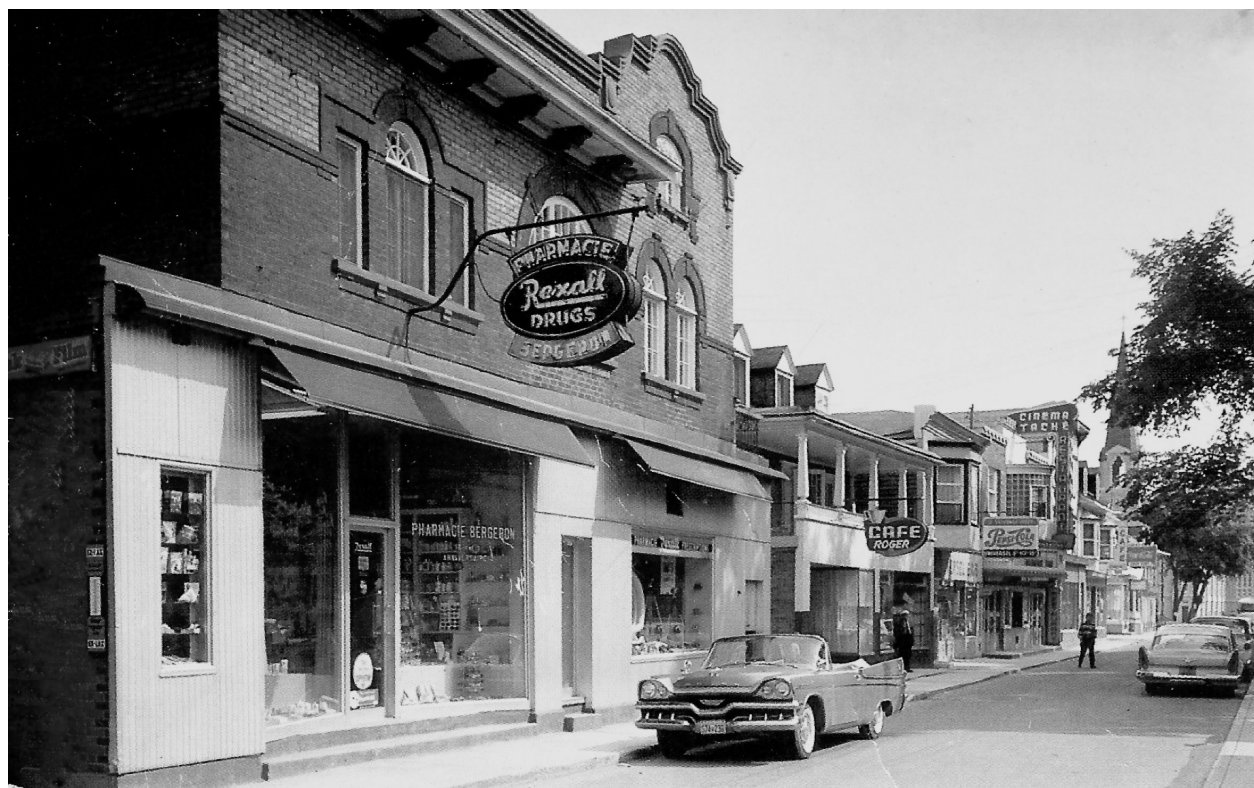


Fig. 1 : Pharmacie Bergeron sur la rue Saint-Jean-Baptiste à Montmagny.

La famille Thibault de Montmagny participe également, à plus petite échelle, à ce mouvement créé par les grandes entreprises familiales. Leurs valeurs transparaissent à travers leur oeuvre. Dans leur pharmacie, chaque patient y trouve un sourire et une oreille attentive à leurs besoins. L'aspect commercial de l'exercice de la pharmacie n'a jamais supplanté le caractère essentiel du service pharmaceutique et des soins centrés sur le patient.

C'est dans le cadre d'une entrevue partiellement dirigée que nous avons pu en apprendre davantage sur l'histoire cette famille de pharmaciens. Messieurs Denys Thibault et Jean Thibault respectivement père et fils ont partagé leurs mémoires et rêves à Camille Thibault, coauteure de cet article. Elle fait partie de la troisième génération de cette famille. Des photos d'archive accompagnent le texte afin de mieux comprendre l'adaptation de la pharmacie aux besoins des patients à travers les époques.

Les débuts de Denys Thibault

Denys Thibault est né le 7 octobre 1935. Il est le fils de Gérard Thibault et d'Antoinette Roy. Après avoir grandi à Montmagny et terminé son cours classique au Collège St-Anne de La Pocatière, Denys Thibault a plusieurs options devant lui. Il hésite entre l'optométrie à l'Université de Montréal et la pharmacie qu'il pouvait étudier à l'Université Laval à Québec. Il choisit finalement la pharmacie. « *C'est arrivé comme ça* », comme il se plaît à le dire. Il a toujours eu la fibre des affaires, car lorsqu'il était un tout jeune garçon, il aimait jouer au commerçant avec ses amis, ce qui l'a poussé dans cette voie.

Dans les années cinquante, le processus de sélection pour entrer en pharmacie était différent de celui d'aujourd'hui. Après avoir réussi des études classiques, le candidat présentait une demande d'admission à l'École de pharmacie de l'Université Laval, un bulletin de notes et un « certificat de bonnes moeurs » obtenu du curé ou d'une autorité de la paroisse où il habitait. Il fallait aussi avoir les moyens de s'offrir une éducation, le coût des études étant relativement élevé². Le programme de bourses du gouvernement n'existait pas et les banques n'étaient pas ouvertes à prêter à ceux qui n'avaient rien à mettre en gage. Il y avait toutefois des prêts pour les étudiants.



Fig. 2 : Voiture de livraison de la pharmacie Bergeron (1950)

Aujourd'hui, le processus d'admission en pharmacie est plus complexe, les résultats scolaires obtenus précédemment à la demande d'admission comptent pour beaucoup. De plus, un test psychométrique et un questionnaire autobiographique sont exigés aux participants du processus.

Denys Thibault est parvenu à compléter les paiements de sa scolarité grâce à la générosité de ses parents et à la rémunération qu'il gagnait en travaillant durant les vacances estivales. Les cours étaient assez différents de ceux d'aujourd'hui: biologie, chimie, botanique,

pharmacognosie, matière médicale, cosmétologie, pharmacie galénique et de nombreux travaux pratiques en laboratoire. Les notions relatives au travail de pharmacien étaient approfondies durant un stage de 1000 heures qui se devait d'être réalisé pendant les études. La promotion de Denys Thibault en 1961 comptait 20 jeunes diplômés. Il commencera à pratiquer la pharmacie à Québec à la pharmacie Centrale et à la pharmacie Giroux.

À partir d'une écurie

En 1963, Denys Thibault a l'occasion de devenir propriétaire d'une pharmacie de la rue Saint-Jean-Baptiste construite en 1910 sur le site d'une ancienne écurie. Pour remplacer la première pharmacie (vraisemblablement détruite par le feu), une autre pharmacie est construite en 1918 sur la même rue. Deux médecins furent propriétaires de l'entreprise avant M. Bergeron. D'abord le docteur Gagnon, propriétaire jusqu'en 1927, puis le docteur Bélanger, qui vend ensuite au premier pharmacien, M. Charles-A. Bergeron. Ce dernier opérera une pharmacie alors affiliée à la chaîne Rexall. Le pharmacien Bergeron qui est aussi chimiste a installé au sous-sol de sa pharmacie un grand laboratoire. Il y distille l'eau avec un alambic et reconditionne des médicaments achetés en vrac.

M. Bergeron décède en février 1962 à l'âge de 44 ans dans un accident de motoneige sur le fleuve Saint-Laurent en tombant dans un ravin d'une trentaine de pieds, entraînant son jeune fils avec lui. Comme prévu par la Loi de pharmacie, l'héritier d'un pharmacien décédé, ici sa veuve Cécile Bergeron, peut administrer et conserver l'entreprise du défunt pour une période de cinq ans. Elle

désire ardemment qu'un Magnymontois prenne la relève de la pharmacie.

Apprenant que Denys Thibault est natif de la ville et qu'il a terminé ses études en pharmacie avec succès, elle le contacte pour lui offrir de venir s'occuper de sa pharmacie. Y voyant là une occasion de devenir propriétaire de sa propre entreprise, le jeune homme saisit l'occasion, ce qui lui permet d'abord de devenir gérant de la pharmacie de la veuve Bergeron. Le salaire hebdomadaire d'un pharmacien est de 60 \$, un salaire peu élevé comparativement à celui d'aujourd'hui.



Fig. 3 : Le journal Le Peuple du 26 avril 1963 annonce la reprise de la Pharmacie Bergeron Montmagny par M. Denys Thibault. Les titres de M. Denys Thibault sont B.A. pour Baccalauréat en arts, B. Ph. pour Baccalauréat en pharmacie et L. Ph. pour pharmacien licencié.

En 1968, à la fin de la période légale de possession de la pharmacie par Mme Bergeron, Denys Thibault se porte acquéreur de la bâtisse de la rue Saint-Jean-Baptiste Est. À ce moment, il y a deux autres pharmaciens établis à Montmagny (Roger Blanchet pour la pharmacie Montmagny et Serge Marcoux pour la pharmacie Simard). La

transaction demande un montant qui semblerait dérisoire aujourd'hui, mais qui est très élevé pour l'époque. Denys Thibault obtient un prêt par la Banque d'expansion industrielle. C'était une première pour la banque de participer au financement de l'achat d'une pharmacie, puisque c'est un investissement qui semble financièrement risqué à l'époque. L'établissement de trois étages comporte entre autres un grand appartement à l'étage supérieur dans lequel vivent les propriétaires de la pharmacie. C'est d'ailleurs dans ce dernier que M. Thibault a vécu avec sa femme Janine Talbot et leur fils unique Jean durant plusieurs années.

Une pharmacie qui se démarque

Étant donnée l'avancée rapide des connaissances après la remise des diplômes, M. Thibault a constamment été à l'affut des nouveautés en pharmacie, que ce soit par

l'entremise des représentants pharmaceutiques qui visitaient les pharmaciens pour présenter les nouveaux médicaments ou encore par l'intermédiaire de revues comme Québec Pharmacie, publiée depuis 1953, qui fournissait de la formation aux pharmaciens. De plus, le CPS, qui parut pour la première fois en 1960³, était une source d'informations que chaque pharmacien se devait de posséder et de consulter puisque le domaine pharmaceutique était en pleine explosion.

La pharmacie de la rue Saint-Jean-Baptiste Est ne tarde pas à devenir populaire. Cela est probablement attribuable au fait que M. Thibault et sa femme avaient une vision novatrice de la pharmacie.

Dès 1973, ils se retirent de la vente des cigarettes, pourtant très lucrative, bien avant que cela ne soit à la mode. « C'était une



Fig. 4 : Denys Thibault dans le laboratoire de sa première pharmacie. Notez à l'avant, un étalage d'articles de photographie, ce qui était courant à l'époque.

question de principe et de bon sens, explique Denys Thibault. Œuvrant dans le secteur de la santé, il nous semblait illogique d'offrir à notre clientèle un produit aussi nocif que le tabac. »

Le couple a choisi de ne pas vendre d'articles ménagers, de journaux ou de disques dans le but que son entreprise ne soit pas dénaturée comme tant de pharmacies, dans lesquelles la section boutique est plus importante que la section pharmacie, pourtant raisons d'être de ces entreprises. Le profit n'est jamais passé au-dessus des responsabilités de pharmacien du jeune propriétaire. D'ailleurs, il a toujours tenu à conserver son indépendance. Il a également changé quelques fois de bannière afin d'offrir un service toujours amélioré à ses clients et de pouvoir conserver sa pharmacie sans les « gadgets » qu'il ne désirait pas avoir, comme le dit si bien Denys Thibault.

Toujours soucieux de la santé des habitants de sa ville, Denys Thibault se souvient de quelques nuits durant lesquelles il a ouvert les portes de sa pharmacie à des clients malades qui avaient besoin de médicaments rapidement. La pharmacie était habituellement ouverte 6 jours sur 7, à raison de 12 heures par jour. Les pharmacies du coin s'étaient entendues entre elles pour ouvrir en alternance le dimanche. Ainsi, la pharmacie de Denys Thibault n'était ouverte qu'un dimanche sur trois. En 1988, lorsqu'une pharmacie de la chaîne Jean Coutu a ouvert ses portes, la pharmacie a commencé à ouvrir tous les dimanches pour pouvoir entrer en compétition avec la nouvelle pharmacie.

Denys Thibault a fait figure de pionnier sur plusieurs plans durant sa pratique. En effet, il a offert des produits naturels qui

complétaient bien la médecine traditionnelle. De plus, il a conservé des médicaments de vente libre au laboratoire afin que les clients soient conseillés adéquatement avant d'utiliser un produit. Ainsi, il tenait une pharmacie de type «européen», modèle qui ne plaisait pas à toutes les pharmacies. Les services de la pharmacie étaient assurés évidemment par Denys Thibault, mais également par un commis, une caissière et une esthéticienne. Une technicienne de laboratoire s'est plus tard ajoutée à l'équipe. La femme de M. Thibault, Janine, s'occupait des cosmétiques ainsi que de la bonne gestion de l'entreprise.

Son intégrité de pharmacien, sa proximité, sa disponibilité, ainsi que ses décisions prises en fonction des patients et non en fonction des affaires ont permis à la jeune entreprise de Denys Thibault de se distinguer dans une période où jusqu'à six pharmacies étaient ouvertes pour servir 12 000 habitants. La plupart des pharmaciens-propriétaires n'étaient pas originaires de la région, ce qui nuisait à leur popularité puisque les Magnymontois étaient fidèles aux entrepreneurs de leur ville.

L'expérience de pharmacien dans les années 1960

L'exercice de la pharmacie est bien différent à l'époque. Il n'est pas rare que les pharmaciens reçoivent des prescriptions de barbituriques à servir aux enfants qui percent leurs dents, ce qui ne se fait évidemment plus aujourd'hui.

Le dossier-patient bien implanté aujourd'hui est inconnu. Les patients de la pharmacie doivent donc absolument rapporter leurs flacons ou boîtes et leurs étiquettes pour obtenir le renouvellement de leurs



Fig. 5 : Pharmacie Bergeron à ses débuts. Tous les produits vendus se trouvaient derrière le comptoir. Les clients devaient demander le produit désiré au pharmacien. Ainsi, ce dernier pouvait donner les conseils appropriés pour chaque produit vendus.

médicaments. Autrement, il est impossible de retracer la prescription d'origine sur laquelle sont inscrits les renseignements nécessaires au service du médicament. Le nom du médicament n'est pas inscrit sur l'étiquette, on n'y retrouvait seulement qu'un numéro. Ce numéro est donc essentiel pour renouveler la prescription.

Les récipients ne sont pas les mêmes que ceux que nous connaissons aujourd'hui. En effet, on utilise souvent des bouteilles en verre et elles doivent être nettoyées à l'eau bouillante pour être réutilisées par la suite. Pour les petites quantités, il est toutefois possible d'utiliser de petites boîtes en carton, ce qui est plus simple pour les pharmaciens. Le prix du médicament se calcule en

majorant le prix coûtant d'un certain pourcentage laissé à la discrétion du pharmacien. L'assurance-médicaments de la RAMQ n'existe pas et on ne parle pas encore d'honoraire professionnel.

Les médecins font de la concurrence aux pharmacies, car ces derniers vendent eux-mêmes les produits prescrits à leurs patients. Certains médecins fabriquent même leurs propres médicaments. Jean Thibault souligne qu'on lui a raconté qu'un médecin de Montmagny fabriquait du vin ferrique pour ses patients. Cette préparation était un mélange de sulfates ferreux dans du vin, entreposé dans un baril, prescrit aux patients pâles ayant besoin de reprendre des couleurs.

Parfois, puisque les soins de santé sont très dispendieux, les patients ne peuvent que faire du troc contre les services offerts par les médecins. Les pommes de terre constituent une monnaie d'échange quelques fois utilisée selon les souvenirs de Denys Thibault. Ce troc existe aussi avec les médecins. Ces derniers échangent aux pharmaciens des médicaments reçus en échantillon médical contre des achats à faire à la pharmacie. Mais Denys Thibault n'a jamais accepté ce genre de troc avec les médecins.

Éventuellement, une ébauche de dossier patient fait son entrée en pharmacie. Des cartons avec les données personnelles du patient et commentaires des professionnels de la santé sont conservés dans des cartables. Les renouvellements ne sont plus inscrits directement sur la prescription d'origine, mais sur ces documents. Peu à peu, l'écriture manuscrite est remplacée par la dactylographie. La technologie informatique a ensuite fait son entrée à la pharmacie de Denys Thibault au tournant des années 1980.

Pharmacien en herbe

Du plus loin qu'il se souvienne, Jean Thibault, le fils de Denys, a toujours désiré devenir pharmacien. À l'âge de cinq ans, il s'assoit sur son tabouret dans le laboratoire pour regarder son père travailler. À 10 ans, il travaille déjà comme commis-étalagiste avec une rémunération horaire de 10 sous. Il était commun à l'époque d'obtenir ce salaire pour ce poste, raconte le père de Jean Thibault. Il est facile pour lui de se rendre à la pharmacie puisque la famille Thibault habite au-dessus de la pharmacie.

M. Jean Thibault, accepté en pharmacie à l'Université de Montréal, change d'université en deuxième année pour rejoindre les bancs de l'Université Laval. Il obtient sa licence de pratique en 1986 (L.Ph.), 25 ans après la graduation de son père. Il développe alors une expertise en homéopathie et en produits naturels, en plus de développer une expertise clinique en diabète. Il travaille à l'hôpital les fins de semaine en plus de travailler avec son père à la pharmacie familiale jusqu'en 1997, année à laquelle cette pharmacie a fermé en raison d'un nouveau projet.

Transition entre deux millénaires

Jean Thibault a l'occasion d'acheter la pharmacie Jean Coutu située sur le boulevard Taché, pharmacie qui existait depuis 1988. Cette pharmacie n'est pas très populaire, puisque comme le dit Jean Thibault, les propriétaires étaient des « parachutés », c'est-à-dire des gens ne provenant pas de la région, ce qui ne plait pas réellement aux « habitants de la place ». Le défi pour la famille Thibault est donc d'apporter l'ambiance d'une petite pharmacie familiale dans une pharmacie à grande surface.

Lors du changement de pharmacie et d'emplacement, les Thibault prévoient perdre au minimum 40% de leur clientèle. Toutefois, 90% de leurs clients les suivent dans la nouvelle pharmacie. Ils en ont même gagné, car la nouvelle pharmacie contient davantage de produits qui ne pouvaient pas être conservés dans l'ancienne pharmacie, faute de place. De plus, lors des premières semaines d'ouverture, Jean Thibault engage une de ses connaissances, un conducteur d'autobus, pour faire la navette entre la pharmacie de la rue Saint-Jean-Baptiste et la



Fig. 6 : Une troisième génération de pharmacienne. Jean Thibault et sa fille Camille Thibault, étudiante en pharmacie à l'Université Laval.

pharmacie du boulevard Taché. Ainsi, il veut montrer à ses anciens patients que la nouvelle pharmacie n'est pas si éloignée et veut les accommoder le temps que ceux-ci se trouvent un moyen de s'y rendre ou s'inscrivent au service de livraison.

Au fil des années, M. Jean Thibault a fait grandir sa pharmacie avec l'aide de son père. Il a fait évoluer sa pharmacie au même rythme que celui de l'évolution du domaine pharmaceutique et de la technologie, pour offrir les meilleurs services en tout temps à un nombre sans cesse grandissant de clients.

Préparation d'un nouveau chemin pour une troisième génération

Jean Thibault est maintenant propriétaire de l'entreprise familiale de Montmagny depuis 17 ans. La petite pharmacie initiale de la rue Saint-Jean-Baptiste Est, qui pouvait exécuter 50 ordonnances au courant d'une grosse journée, est passée à une pharmacie à grande surface sur le boulevard Taché qui exécute plus de 1000 ordonnances par jour.

Plus de soixante employés travaillent dans cette pharmacie, dont six pharmaciens travaillant à plein temps. Le père de Jean, Denys Thibault, a tout récemment pris sa retraite en 2015, après 55 ans de pratique comme pharmacien. Cependant, pour profiter de l'ambiance familiale de la succursale, il s'y présente régulièrement.

La vision toujours novatrice des Thibault a continué de faire ses preuves à travers les années. La succursale possède une machine automatisée qui distribue une quantité programmée de comprimés. Cet appareil est affectueusement appelé Kirby. Fabriquée aux États-Unis, c'est la première de ce genre à être installée au Canada. Cet équipement a été acheté dans un but d'efficacité pour offrir le meilleur service possible en diminuant les temps d'attente. La pharmacie s'est également dotée d'une hotte stérile, mais avec les changements de réglementation dans les normes de ces dernières années, Jean Thibault a préféré donner sa hotte à l'Université Laval pour aider les étudiants à apprendre dans un environnement semblable à celui d'une pharmacie. Il a donc rénové l'espace vacant par une salle de préparations magistrales. Cet endroit permet aux pharmaciens et techniciennes de fabriquer des préparations plus complexes. Il offre aussi un service de livraison 5 jours sur 7, en plus d'envoyer des médicaments par une entreprise de livraison spécialisée à des patients habitant en dehors de la ville, mais qui tiennent à rester clients de la pharmacie malgré la distance.

On peut dire de Jean Thibault qu'il est très engagé envers la profession. En effet, avec l'aide de ses pharmaciens, il reçoit régulièrement des stagiaires en pharmacie et aime beaucoup leur montrer les aspects de la pharmacie qui ne sont pas enseignés sur les bancs d'école pour faire de ses stagiaires des

pharmaciens accomplis. De plus, pour continuer de faire évoluer sa pharmacie, il utilise les intérêts et les forces de chacun de ses pharmaciens et de ses techniciennes pour leur attribuer des projets qui leur tiendront à coeur et qui permettront, une fois de plus, d'améliorer le service à la clientèle tout en diminuant les risques d'erreurs. C'est de cette façon que de nombreux projets ont été mis sur pied, comme le projet de préparation de piluliers par une pharmacie distributrice et la classification des produits selon les normes du NIOSH (National Institute for Occupational Safety and Health) dans un endroit spécifique de la pharmacie.

Des causes tiennent particulièrement à coeur au pharmacien propriétaire. Depuis quelques années, Jean Thibault organise la guignolée des Médias dans la ville de Montmagny. En collaboration avec d'autres partenaires, il amasse des fonds pour une société locale qui fournit des vêtements et de la nourriture aux personnes démunies de la région. Chaque année, il fixe son objectif toujours plus haut et il réussit à y arriver grâce à la générosité des habitants. Il a aussi organisé une course à pied pour les employés de la pharmacie dans le cadre du « Relais de l'espoir Mylan », une course à relais pancanadienne pour sensibiliser le public à la situation des personnes à risque ou vivant avec le VIH/sida au Canada et à travers le monde.

Une troisième génération de Thibault a fait son entrée dans le domaine de la pharmacie. Camille Thibault, première fille de quatre enfants de M. Jean Thibault, vient de commencer ses études en pharmacie à l'Université Laval et terminera en 2019. Cette dernière fait partie de l'équipe de la pharmacie à titre d'assistante technique depuis 2010. Toute jeune, elle adorait accompagner son père à la pharmacie et tout comme lui, témoignait déjà un intérêt pour la profession.

Conclusion

En ces temps où l'économie mondiale chancelle, où les différences de toutes sortes entraînent des conflits la plupart du temps, il est rassurant de savoir qu'il demeure des gens foncièrement bons, des familles qui pensent à leur communauté et aux générations qui ont tant donné et à celles qui grandissent. Les Thibault font partie de ce groupe de familles. Grâce à leur entreprise florissante, ils répandent le bien autour d'eux. De petits objets bien exposés dans une vitrine rappellent aux patients que la pharmacie Jean Thibault a des racines bien ancrées dans Montmagny et qu'ils trouveront toujours là, non seulement de bons services personnalisés, mais aussi du réconfort.

Sources bibliographiques

¹File P. et R.A. Prince (1996), «Attributions for Family Business Failure: the Heir Perspective », Family Business Review, vol. 9, no 2, p. 171-184

² Environ 500 \$ par année ce qui, par rapport au salaire moyen de 1950 qui était de 2127 \$ était une dépense plus élevée que les frais d'inscription en pharmacie d'aujourd'hui. (Source : <http://www.statcan.gc.ca/pub/75-001-x/1993002/57-fra.pdf>)

³ <http://www.pharmacists.ca/about-cpha/>

Une «petite histoire des médicaments», à l'apothicaire de l'Hôpital Saint-Antoine de Bazas¹

Charles Tamarelle, pharmacien et conservateur de l'apothicaire

L'apothicaire de l'Hôpital Saint-Antoine de Bazas a été fondée au 18^e siècle dans un établissement qui datait du Moyen-Âge. Cependant, le local a été rénové en 2004. Il conserve 60% de la collection initiale de faïences et verrerie du 18^e siècle recensée dans un inventaire de 1811. S'y sont ajoutés l'apport d'une pharmacie de Mussidan (Dordogne) du 19^e siècle et divers dons.

Certes, les boiseries du local n'ont pas la richesse des apothicaires de Bourgogne, mais ce lieu fait partie néanmoins du Réseau

des Hôtels-Dieu et Apothicaires européens (www.apothicaires.eu). Les faïences comprennent des albarels du 17^e siècle de Lyon et de Montpellier et des productions du 18^e de Hustin, de Bordeaux et d'autres fabriques du Sud-Ouest. La verrerie dite bazadaise, de couleur verdâtre, est l'œuvre de gentilshommes verriers travaillant à partir de cendre de fougère et de sable ferrugineux du pays, chauffé au bois de pin, jusqu'au 19^e, elle n'a ni signatures ni inscriptions. La verrerie blanche faite au moule et la porcelaine sont plutôt des apports du 19^e.



Fig. 1: Hôpital Saint-Antoine où se trouve l'apothicaire. Photo. G. Barbeau



Fig. 2 : Pot monstre d'opiat de Salomon avec sa tête grimaçante. (Photo G. Barbeau)

Nous vous présentons ici quelques médicaments particuliers de l'époque avec, le cas échéant, leur contenant.

Les «grandes compositions»

Ce sont des mélanges complexes de constituants végétaux, minéraux et animaux, soigneusement choisis: «électuaires», conformes à la théorie hippocratique des humeurs : panacées assez polyvalentes et diversifiées. On leur destine des «pots de monstre» (au sens de prestige et démonstration) qui peuvent servir de réserve.

La thériaque

La «grande thériaque» (*Theriaca Magna*) comportait environ 150 constituants. Andromaque l'Ancien, médecin de Néron et



Fig.3 : Mithridatise dans son vase qu'on appelle «Pot monstre». Photo G. Barbeau

Crétois de l'école d'Alexandrie a codifié sa formule à une cinquantaine de constituants. Par exemple, l'opium était le plus actif, favorisant l'accoutumance et la tête de vipère, le plus original. Bien qu'obsolète, celle-ci est restée dans la pharmacopée française jusqu'en 1880. A partir du Moyen Âge, les Sociétés de la Thériaque faisaient de sa préparation un monopole exclusif et lucratif.

Le Mithridate

C'est le contre-poison du roi du Pont-Euxin, le siècle avant J.C. Servilius Damocrates - autre crétois de l'école d'Alexandrie médecin de Néron qui a codifié sa formule, rapportée à Rome par Pompée.

L'opiat de Salomon

Isaac l'Israélite, juif égyptien de l'école de Kairouan, l'a dédié au roi Soleman d'Arabie, dont il était le médecin et fils adoptif au X^e siècle. Le nombre de pots qui lui étaient destinés traduit la fréquence de son usage jusqu'au milieu du 19^e siècle.

L'opiat de Hamech

La pharmacopée végétale de Hamech (safran et alkékenge), médecin syrien du VIII^e siècle, a été reprise par Montpellier. En faisait l'opium et le polypode de chêne (champignon), «dépuratif», bile et maladies vénériennes.

La confection de hyacinthe

Elle doit son nom à une variété d'améthyste, rien à voir avec la fleur, associée à une vingtaine de pierres précieuses, d'où la concurrence entre apothicaires et bijoutiers. Elle aurait été utilisée pour soigner les problèmes gastriques du pape Clément V, sans succès cependant.

Le catholicum

C'est un dépuratif à base de rhubarbe ainsi appelé parce que d'usage «universel» par voie orale où rectale.

Hiera Picra

Sacrée et noire (en grec) se présente sous forme de poudre noire contenant de l'aloès.

Quelques médicaments remarquables

Le quinquina

C'est l'écorce de l'arbre appelé "kina" dans les Andes où il pousse. Il a porté le nom de poudre de la comtesse de Cinchon, femme du vice-roi du Pérou, d'où le nom botanique de Cinchona attribué à l'arbre, puis des Jésuites - pour traiter les fièvres paludéennes

des Marais Pontins (Latium), puis poudre anglaise -monopolisée par Talbor, apothicaire londonien. Ses propriétés fébrifuges et antipaludiques étaient discutées. Il a fallu la guérison d'une fièvre de Louis XIV, probablement paludéenne, contractée dans les Flandres, pour le faire accepter par la Sorbonne. Plus tard, Napoléon fit ouvrir les digues de Hollande où les anglais avaient débarqué, favorisant ainsi leur atteinte par le paludisme à Plasmodium vivax, pas encore identifié, et les obligeant à rembarquer. Les pharmaciens Pelletier et Caventou ont isolé la quinine en 1820. Les Hollandais ont ensuite monopolisé la culture de l'arbre dans l'archipel des Indes néerlandaises et les français en Indochine. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, leur conquête de ces contrées par les japonais privait les troupes alliées d'approvisionnement en quinine indispensable pour les opérations militaires en zones tropicales. Cela a accéléré le développement des antipaludéens de synthèse (Chloroquine-nivaquine, etc.).

Cérat de Galien

L'illustre Galien,(env 130-200), né à Pergame, formé à l'école d'Alexandrie, y revient comme médecin des gladiateurs puis à Rome au service des empereurs. Ses nombreux ouvrages médicaux traitent de ses apports dans les domaines de l'anatomie et de la physiologie conformément à la théorie des humeurs; ils ont été publiés en latin à Venise à la Renaissance. Il a défini les formes d'administration des médicaments créant la «pharmacie galénique». Cette discipline subit un renouvellement permanent: beaucoup de formes pharmaceutiques sont toujours d'actualité : baumes, cérats, onguents, pommades, sirop, tisane, collyres. Certaines

ont disparu: conserves, électuaires, mellites, moxa, alors que d'autres sont apparues: teintures, comprimés, gélules. Bien que discrète à l'époque, cette partie de la science pharmaceutique qui conditionne la métabolisation des principes actifs, a fait d'énorme progrès au cours du dernier demi-siècle.

Le Laudanum

Le laudanum est une teinture d'opium safranée. Sydenham, surnommé «l'Hippocrate anglais (1624-1689)», le préparait à partir de vin de Xérès. Quant à

l'abbé Rousseau de Grangeneuve, il utilisait plutôt du miel fermenté. Le laudanum est resté au Codex jusqu'en 1908.

Teinture de colchique

La toxicité du colchique était déjà connue dès l'Antiquité. La goutte quant à elle était dite podagre et doit son nom au 16^e siècle à l'accumulation d'humeur dans les organes. L'utilisation de teinture a permis aux anglais de traiter la goutte par la colchique à la fin du 18^e siècle, suivant une propriété déjà signalée par Dioscoride, qui coïncide aussi avec la théorie des semblables: le



Fig.4 : Verrerie bazadaise. Ensemble le plus important de la production des gentilshommes-verriers de la vallée du Ciron du Moyen-Âge tardif à fin du 19^e siècle.

médicament ressemblant à l'organe malade et le bulbe de colchique à l'orteil du malade atteint de la goutte. Pelletier et Caventou ont isolé en 1819 le principe actif, appelé colchicine.

Semen contra

Poudre à vers provenant des capitules floraux ou sommités fleuries de *Artemisia maritima*, (Armoise maritime) une plante qui pousse sur le littoral. Dioscoride (médecin grec de Cilicie, 1er siècle) s'émerveillait de ce que leurs propriétés vermifuges étaient connues de nos ancêtres les gaulois. Le principe actif, isolé en 1830 par des chimistes allemands a donc reçu le nom de santonine. Pfizer en 1849 masquait astucieusement son amertume dans un bonbon à la noisette. Il était d'ailleurs encore utilisé comme ténifuge majeur il y a quelques décennies.

Salsepareille pulvérisée (Poudre de salsepareille)

Les salsepareilles² sont des lianes du Mexique et du Brésil, du genre *Smilax*, dont on utilise les racines et rhizomes pulvérisés. Introduite en Europe vers 1530 comme anti-syphilitique, elle s'est révélée plutôt sudorifique, diurétique et dépurative en plus d'être utilisée en dermatologie. Actuellement l'industrie alimentaire en fait un agent moussant dans des boissons gazeuses.

Globi Nancei ou boules de Nancy

Les boules de Nancy sont faites de limaille de fer, enrobée de terre ferrugineuse et d'extraits de plantes, enveloppées dans des feuilles des espèces vulnérables. Après dissolution, la solution est utilisée comme lotion contre les blessures et comme boisson reconstituante riche en fer pour les femmes

non ménopausées. Cette préparation était connue dès le XVIIe siècle jusqu'au XXe siècle. Le besoin en fer des femmes non ménopausées était connu et résolu trois siècles avant les dosages de fer sérique et de ferritine.

Eau de Botot

C'est une eau dentifrice créée pour soulager les rages de dent de Louis XV en 1755 par Edme François Julien Botot, médecin du Roi, ou de son fils, Jean-Marie, dentiste. C'était une macération alcoolique de girofle, cannelle, menthe, anis. Elle obtint le visa de la faculté de Médecine, fit l'objet de publications en 1777 et 1789 et fut fournie à Marie-Antoinette pendant sa captivité. Dès le début ce fut un succès commercial dont profita François Marie Botot (1757-1838) qui le céda à sa sœur, Marie Sophie et dont la signature authentifie toujours le produit. Elle a été ensuite reprise par la firme Rogé Cavaillès, résultat de la vente de la pharmacie Rogé à son confrère Prosper Cavaillès en 1855, achetée par Lachartre en 1904. Le groupe Bolton (fabriquant d'aliments, produits domestiques, adhésifs, produits d'hygiène et de beauté à distribution européenne et mondiale) en avait racheté la gamme en 1998; il reprend la marque Botot en 2000 et la fait fabriquer en Italie. Actuellement, elle est vendue comme produit d'hygiène y compris en pharmacie et sur internet. La formule a varié, elle aurait même contenu de l'opium. Son taux d'alcool a entraîné une (sur)consommation féminine discrète dans des milieux bourgeois. Ce produit anodin est un bel exemple de longévité commerciale.

Liqueur de Fowler

Solution hydro-alcoolique stable d'arsenite de potassium mise au point en 1786 par Thomas Fowler, 1736-1801, pharmacien anglais. Cela permettait de maîtriser mieux les doses d'arsenic en mesurant des gouttes ou des millilitres d'une solution diluée plutôt qu'en pesant des «scrupules³» ou milligrammes d'une poudre toxique. Elle est restée à la pharmacopée française jusqu'au siècle dernier.

Sirop de Portal

Le scorbut qui sévissait à l'époque n'était pas réservé qu'aux navigateurs. L'alimentation des ruraux était pauvre et mal équilibrée au point qu'au 19^e siècle les médecins des Landes le considéraient comme une maladie contagieuse et non la cause d'une carence alimentaire collective. Depuis le capitaine Cook, la marine anglaise avait expérimenté avec succès l'apport des agrumes sur le régime des marins. Le sirop de raifort composé antiscorbutique du Codex 1837 comprenait une livre d'orange amère. Quant à Portal, il a formulé le sien avec des végétaux connus des autochtones soit la gentiane, le raifort, le cresson et le cochlearia (herbe au scorbut). Antoine Portal (1742 -1832) fils de pharmacien, étudie la Médecine à Montpellier, y devient professeur d'anatomie en 1765, puis à Paris où il entre à l'Académie des Sciences en 1769. Sa carrière est toujours proche du pouvoir : médecin de la famille royale, nommé chevalier sous l'Empire, il fut le premier Président de l'Académie de Médecine. Il est étonnant qu'un anatomiste ait eu une vision claire et anticipatrice des végétaux contenant de la vitamine C dont l'isolement puis la synthèse n'ont été réalisés qu'après 1930.

Crème Simon

Joseph Simon, pharmacien à Lyon, prépare en 1860 une crème adoucissante pour les mains gercées des lavandières des bords du Rhône. Elle est à base de glycérine donc non desséchante à la différence des excipients gras alors en usage, et d'extraits de sept plantes. Elle devient un produit de beauté féminin incontournable. Son rapide succès lui vaut une récompense à l'Exposition Universelle de 1900 et la vente en grands magasins. Elle a joué sur la publicité dès 1913, sollicitant des peintres et des photographes pour ses affiches en les subventionnant, ainsi que des chanteurs et des stars de cinéma. La firme de Lyon, en faillite, a été reprise par la Société Nouvelle des Laboratoires Simon, à Figeac de 1984 à 1990, puis à Paris et à Singapour (Crème Simon Pte Ltd). L'année 2003 a vu son retour à l'officine, coexistant avec la vente grand public et sur internet.

Conclusion

Nous le constatons, une apothicairerie ne se limite pas à une exposition de faïence, de vases et de verreries. L'évolution des médicaments est partie prenante de l'histoire des sciences. Les références à des personnalités raccrochent à l'histoire générale de la médecine et de la pharmacie.

Sources bibliographiques

1 L'apothicaire est située dans le sud-ouest de la France à 59 km au sud-est de Bordeaux.

2 Au Québec, on rencontre l' *Aralia nudicaulis* ou aralie à tige nue que l'on appelle salsepareille et qui est différente de celle du Brésil.

3 Le scrupule est une ancienne mesure d'apothicaire correspondant à environ 1,2 g.



Fig. 5 : Apothicaire de Bazas

La Potion de Todd

ou la gloire passée de l'alcool comme agent thérapeutique

Jimmy Arseneault, étudiant au doctorat de 1er cycle en pharmacie, Université Laval

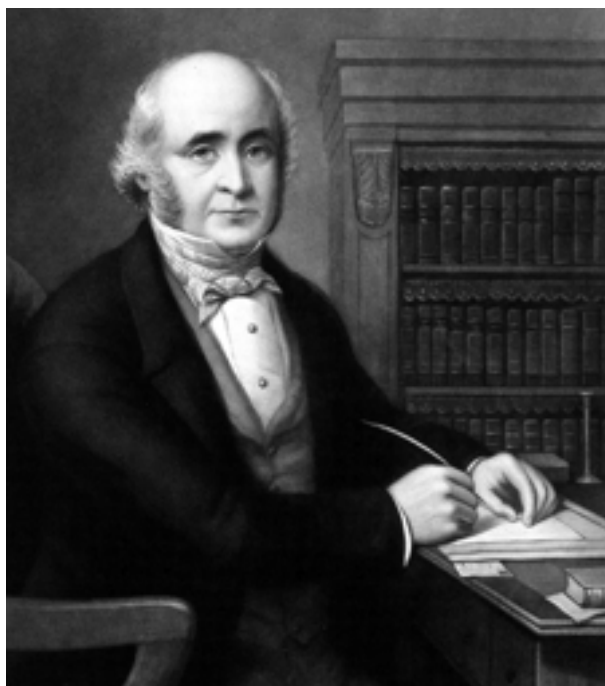


Fig.1 : Robert Bentley Todd (1809-1860) Source: <http://catalogue.wellcomelibrary.org/record=b1173006>

Qu'est-ce que la Potion de Todd et à quoi servait-elle ? On peut rapidement répondre à la première question en cherchant dans les recueils de pharmacopée française du début du siècle dernier. Par exemple, on retrouve, dans le Codex Medicamentarius de 1920¹, la composition sommaire de la Potion de Todd soit: 40g d'alcool à 60°, 5g de teinture de cannelle, 30g de sirop simple et 75g d'eau distillée. En poussant la recherche, on apprend toutefois que la Potion de Todd fait son apparition dans le Codex plusieurs années auparavant, plus précisément en 1884². Il est à noter que de nombreuses variations de cette formule sont disponibles,

selon l'ouvrage consulté. D'ailleurs, une des modifications les plus souvent rencontrées est la substitution de l'alcool par une eau-de-vie, notamment le rhum, afin probablement d'en faciliter la fabrication ou d'en améliorer le goût. Il n'en reste toutefois pas moins que la nature même de la Potion de Todd reste inchangée : une dilution d'alcool sucrée et aromatisée.

Avant d'aborder les usages thérapeutiques pour lesquelles la Potion de Todd fut utilisée, il est primordial de présenter l'homme qui lui prêta son nom. Cet exercice permettra de mieux comprendre le contexte historique qui entoure son utilisation, mais aussi de présenter sommairement certaines contributions, connaissances et croyances d'un homme qui fut une figure marquante du monde de la médecine britannique.

Robert Bentley Todd est né le 9 avril 1809 à Dublin, en Irlande (Fig. 1). Fils d'un professeur d'anatomie et de chirurgie au Royal College of Surgeons, il se destine lui aussi à la profession médicale. C'est ainsi qu'il reçoit son éducation au Trinity College (Fig.1) et au Richmond Hospital de Dublin. Il gradue de l'établissement où enseigne son père en 1831, pour par la suite émigrer au Royaume-Uni où il reçoit, de l'Université d'Oxford, son diplôme de médecine.

La carrière de Robert Bentley Todd fut parsemée de succès. En tant que professeur au King's College de Londres, il participe, en

1840, à la fondation du King's College Hospital. Il devient, en 1842, doyen de la faculté de médecine. Il participe également à l'ouverture d'une école de soins infirmiers en 1855, la première de Londres³. Mais si le nom de Todd reste encore connu à ce jour, c'est principalement en raison de ses contributions en neurologie. Il est notamment le premier à décrire les déficits moteurs temporaires pouvant survenir à la suite d'une crise d'épilepsie ; phénomène nommé jusqu'à ce jour «paralysie de Todd». On lui devrait aussi l'usage des termes «afférent» et «efférent», utilisés afin de décrire le sens de propagation des influx nerveux⁴.

À l'époque de Todd, la méthode antiphlogistique de Broussais, consistant notamment à diminuer la vitalité du patient par l'utilisation de saignées et de sangsues, était encore pratiquée afin de traiter bon nombre de maladies. Le but de cette méthode était de diminuer l'inflammation qui, selon les croyances de l'époque, mais plus particulièrement celles de Broussais, était à la source de toutes les pathologies. Robert Bentley Todd, tout comme son ancien professeur Robert Graves, était lui partisan d'une approche entièrement opposée, la méthode stimulante. Il prônait l'utilisation d'aliments riches et d'alcool afin de soutenir la vitalité du patient. C'est ainsi qu'il prescrivait à ceux-ci, dans les cas de pneumonie notamment, de l'eau-de-vie diluée et fractionnée en plusieurs doses. Il considérait l'alcool comme une substance facilement assimilable, capable de soutenir la force nerveuse et la chaleur animale.

La réputation subséquente de Robert Bentley Todd comme «enivreur» et «enivré» était probablement partiellement justifiée. Il décède des suites d'une hémorragie

digestive conséquente d'une cirrhose, le 30 janvier 1860.

Sa mort n'empêchera toutefois pas la propagation de ses idées de l'autre côté de la Manche. Dans les Annales de la Société de médecine d'Anvers de 1867⁵, on rapporte l'utilisation de l'alcool par un certain professeur Béhier. Ce dernier, comme Todd, se servait de l'alcool dans les cas de pneumonie. Il le prescrivait sous forme d'eau-de-vie mélangée à du sirop, de l'eau et de la teinture de cannelle dans le but d'en masquer le goût prédominant. Il nomme cette préparation «Potion de Todd». Le livre «Contributions à l'emploi thérapeutique de l'alcool» du Dr Arthur Benjamin Legras paru la même année (1867)⁶ permet de dresser un portrait de l'utilisation thérapeutique de l'éthanol en France dans la dernière moitié du 19^e siècle. On y rapporte qu'il existe, à l'époque, trois principales écoles de pensée quant à l'alcool comme médicament. Dans la méthode de Bennett, on se sert de l'alcool comme adjuvant et de l'alimentation comme médicament principal. Dans la méthode de Todd, l'alcool est utilisé prioritairement et l'alimentation joue un rôle secondaire dans le traitement. Dans la méthode de Fuster, l'alimentation et l'alcool jouent un rôle conjoint.

Dans cet ouvrage, plusieurs observations tirées de cas réels permettent de décrire sommairement les cas où l'alcool, comme agent thérapeutique, était utilisé. Plusieurs de ces cas sont d'ailleurs tirés d'observations faites par le Dr Béhier. Ainsi, la Potion de Todd semble avoir été fréquemment employée dans les cas de maladies inflammatoires ou fébriles. On y fait rapport de plusieurs guérisons de patients atteints de pneumonie, mais aussi d'érysipèle de la face,

de rhumatisme articulaire aigu, de fièvre typhoïde et de tuberculose.

D'autres documents subséquents témoignent aussi de l'utilisation de l'éthanol comme agent thérapeutique. Ainsi, le livre «Thérapeutique clinique» d'Alfred Martinet publié en 1926 rapporte, en accord avec les textes précédemment présentés, que c'est Béhier qui est responsable de la vulgarisation des écrits de Todd en France⁷. On y fait d'ailleurs mention qu'encore à l'époque, les cliniciens reconnaissent l'utilité de l'éthanol soit comme aliment facilement assimilable, soit comme tonique dans les affections fébriles. On reconnaît aussi son usage dans la prévention des délires alcooliques chez les alcooliques atteints d'une affection aiguë. L'alcool serait un stimulant neurocirculatoire rapide, d'où sa catégorisation comme «stimulant diffusible» et ses effets déprimeurs subséquents seraient probablement dus à une administration prolongée et excessive. On y mentionne que ces propriétés seraient à l'origine de l'utilisation de la Potion de Todd et que celle-ci fut longtemps classique chez les pneumoniques.

Plus près de nous, on retrouve, dans le Formulaire Astier de 1951⁸, sous la rubrique de l'alcool éthylique, les observations formulées par Todd et Béhier 90 ans plus tôt : «C'est un antipyrétique, un stimulant diffusible, indiqué chez les alcooliques atteints d'une

infection à forme adynamique avec asthénie cardiaque et dans la pneumonie». Une recette modifiée de la Potion de Todd, incluant cette fois l'acétate d'ammonium comme expectorant, y est même proposée.

La Potion de Todd figura au formulaire national de France jusqu'en 2005. Le livre Travaux pratiques de préparation et de conditionnement des médicaments, publié en 2008⁹, peut nous éclairer sur la raison de la persistance dans le temps de cette Potion qui semble aujourd'hui bien plus faire figure d'anachronisme qu'autre chose. On y rapporte que son intérêt principal réside dans sa capacité à dissoudre des composés peu solubles dans l'eau, mais solubles en solution alcoolique. Il semblerait toutefois plutôt loufoque d'utiliser spécifiquement la Potion

de Todd pour cet usage. Et pour ceux qui espéraient profiter de ses effets enivrants, notez que sa délivrance dans sa forme «nature» est interdite en France depuis 1981.

Une bouteille de Potion de Todd, fabriquée par le Laboratoire Nadeau de Montréal, figure parmi les artéfacts que possède la Société québécoise d'histoire de la pharmacie (Fig. 2). Une seule bouffée permet de constater que si l'alcool est toujours présent, l'arôme de cannelle, lui, semblerait avoir perdu de sa vigueur. Si seulement un brave s'aventurait à y goûter...

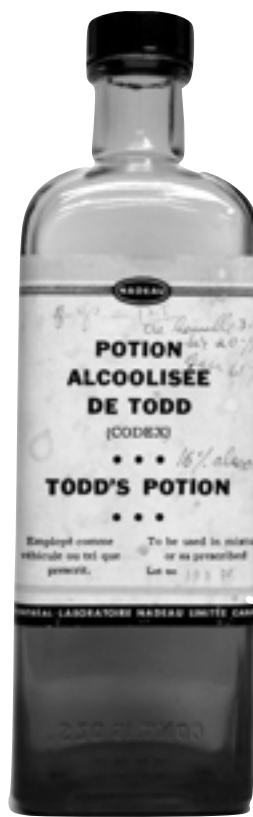


Fig. 2 :Potion de Todd.
Collection SQHP R140-3a

Sources bibliographiques

¹Codex Medicamentarius Gallicus. Pharmacopée Française. Paris: Masson et Cie, éditeurs, 1920.

²Codex Medicamentarius Gallicus. Pharmacopée Française. Paris: Masson et Cie, éditeurs, 1920.

³Beale, Lionel Smith. On Medical Progress: In Memoriam R. B. Todd .A Lecture Inaugural to the Course of Pathological Anatomy, Delivered at King's College, May 5th, 1870. Reprinted from the British Medical Journal. Londres: J. Churchill & Sons, 1870.

⁴Reynolds, E. H. "Robert Bentley Todd (1809-1860)." Journal of Neurology 252, no. 4 (avril 2005): 500–501. doi:10.1007/s00415-005-0777-0.

⁵ Société de médecine d'Anvers. Annales de La Société de Médecine d'Anvers. Anvers: Société de médecine d'Anvers, 1869.

⁶⁶ Legras, Arthur Benjamin. Contributions À L'emploi Thérapeutique de L'alcool. Paris: P. Asselin, 1867.

⁷Martinet Alfred. Thérapeutique clinique: agents thérapeutiques, techniques thérapeutiques, traitement des symptômes, traitement des maladies. Paris : Masson et Cie, 1926

⁸Astier, Pierre. Formulaire Astier: Vade-Mecum de Médecine Pratique: Pharmacologie, Traitement Des Affections Médicales, Chirurgicales et Spéciales, Médications D'urgence, Régimes, Certificats Médicaux et Sécurité Sociale, Diagnostics de Laboratoires. Paris: Les éditions du Monde Médical, 1951.

⁹Klusiewicz, Philippe, Jean-Marie Fonteneau. Travaux Pratiques de Préparation et de Conditionnement Des Médicaments. Rueil-Malmaison: Porphyre, Wolters Kluwer France, 2008.



Fig. 3 : Intérieur d'une pharmacie sous le règne de Louis XIV d'après le frontispice de la Pharmacopoea Bruxellensis de 1702. Collection Ordre des pharmaciens de France. Photo. G. Barbeau.

Le pharmacien-chimiste J.-Edmond Dubé, fondateur des Pharmacies Dubé de Québec

Mark Lessard Dempsey, archiviste et généalogiste chercheur agréé

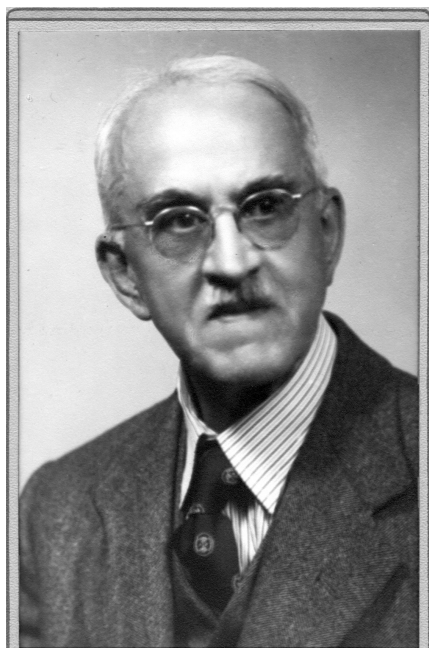


Fig. 1 : J.-Edmond Dubé, 1949. (Archives de Mark Lessard Dempsey)

Introduction

C'est avec plaisir et fierté que l'auteur a rédigé la biographie de son arrière-grand-père maternel, J.-Edmond Dubé, pharmacien-chimiste et fondateur des Pharmacies Dubé de Québec. Le lecteur y trouvera un parcours de vie remarquable et prolifique.

Naissance et famille

Pharmacien, chimiste, industriel, inventeur, financier et bienfaiteur, J.-Edmond Dubé est né le 3 juillet 1868 à Québec, fils de Joseph Dubé, hôtelier, et de Julie Laurent dit Lortie. Il est baptisé le lendemain sous le nom de Joseph-Adolphe-Edmond-Philias Dubé à la Basilique Notre-Dame de Québec. Citoyen

en vue de Québec, son père est propriétaire de l'hôtel Dubé, du restaurant Central House, rue Saint-Jean, et du restaurant Dubé, côte de la Fabrique. La famille Dubé habite une maison sur la rue Garneau dans le Vieux-Québec.

Études

Durant sa jeunesse, J.-Edmond Dubé étudie à l'Académie commerciale de Québec dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes. Le 27 juin 1887, lors de la distribution des prix pour excellence scolaire, il mérite la médaille d'argent du gouverneur général du Canada, frappée en 1884 en l'honneur du couple vice-royal du Canada, le marquis et la marquise de Lansdowne (Fig. 2). De 1889 à 1893, il étudie la pharmacie et la chimie à l'Université Laval de Québec et fait sa cléricature auprès des pharmaciens chimistes réputés Joseph Edward Morrison et J.-Émile Roy.

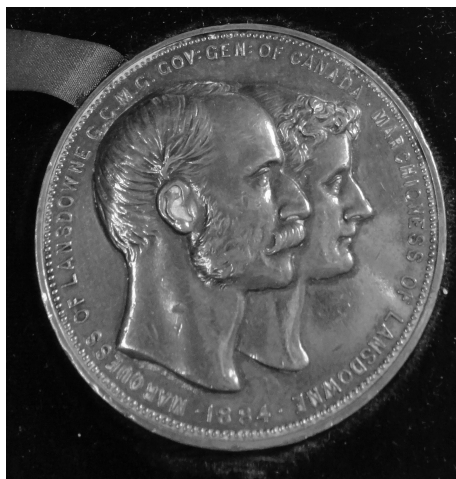


Fig. 2 : Médaille d'argent du gouverneur général du Canada frappée en 1884. (Archives de Jean Lessard)



Fig. 3 : Édifice du Y.M.C.A à Québec. - Pharmacie Dubé vers 1930. (Archives de Mark Lessard Dempsey)

Licencié clerc-pharmacien le 20 avril 1893, J.-Edmond Dubé est admis à la pratique de la pharmacie par l'Association pharmaceutique de la province de Québec après avoir obtenu le premier rang de tous les aspirants, le 18 octobre 1893. Le 12 novembre 1893, il s'embarque à bord du S.S. Parisian, bateau à vapeur de la ligne Allan, pour se perfectionner outre-mer. À Paris, il s'inscrit comme élève à l'École supérieure de pharmacie et à titre d'interne au Laboratoire Lafon sous la direction du chimiste Philippe Lafon, professeur de chimie, de microbiologie et de microscopie et propriétaire du laboratoire. Ensuite, il se rend à Londres (Angleterre) et à Cologne (Allemagne) pour continuer sa spécialisation professionnelle. En conclusion, il est parmi les premiers Canadiens français à se

perfectionner en pharmacie et en chimie en Europe.

Fondateur de pharmacies

Le 22 décembre 1894, J.-Edmond Dubé ouvre officiellement au 42, côte de la Fabrique, sa première pharmacie connue sous le nom de la Pharmacie de la Croix Rouge. Le 30 septembre 1895, son père achète l'emplacement de la maison et de la pharmacie du défunt Paul Mathie situé au 28, rue Saint-Jean à l'intersection nord-est du 41, côte du Palais. Le 18 février 1896, J.-Edmond Dubé acquiert les registres d'ordonnances et l'inventaire de la pharmacie. Puis, le 8 avril 1896, sa pharmacie se retrouve dorénavant à la Pharmacie Mathie appelée Central Drug Store. De plus, il offre comme son prédécesseur Paul Mathie des services de pharmacien-chimiste à la population de Pointe-au-Pic durant la saison de villégiature.



Fig. 4. : J.-Edmond Dubé et Maurice Dubé devant la façade de la Pharmacie de la Croix de Malte, 152, rue Saint-Jean vers 1937 (Archives de Mark Lessard Dempsey)

Après la vente du terrain de la pharmacie de J.-Edmond Dubé à la Banque de Montréal et la destruction par un incendie de la Pharmacie de la Croix Rouge le 15 mai 1913, il doit la localiser au 43, rue Saint-Jean, en face de la côte du Palais. Dès le 15 mai 1917, il loue un nouveau local pour sa pharmacie situé au 152, rue Saint-Jean, dans l'immeuble du Y.M.C.A. (Young Men's Christian Association (Fig. 3). Pendant la Première Guerre mondiale, sa pharmacie est renommée la Pharmacie de la Croix de Malte parce que le courrier de la Société canadienne de la Croix Rouge est confondu avec celui adressé à sa pharmacie. À cette même époque, il offre ses services professionnels aux militaires de la base militaire de Valcartier.

Innovateur dans la présentation des vitrines de ses pharmacies, J.-Edmond Dubé participe vers 1937 à un concours d'étalage de vitrines de pharmacies et remporte une bourse évaluée à 1175 \$. Selon des notes manuscrites de son fils Maurice Dubé, son père gagne ce prix parce qu'il est le premier pharmacien à afficher les prix des produits pharmaceutiques à vendre dans les vitrines de ses pharmacies pour attirer l'attention des clients et des passants (Fig. 4). Cette nouvelle initiative commerciale unique en Amérique du Nord soulève l'intérêt de deux journalistes américains en visite à Québec. Une photographie des deux pharmaciens Dubé en façade de la Pharmacie de la Croix de Malte, rue Saint-Jean, est prise pour publication dans des journaux et magazines au Canada et aux États-Unis (Fig. 4).



Fig. 5 : Réunion des examinateurs de l'Association pharmaceutique de la province de Québec, avril 1907. Assis en avant: Leo Ryan. De gauche à droite: Henri-Raymond Lanctôt, Achille Goyette, John E. Tremble, Ebenezer Muir, Alexander B.J. Moore, Edmond Giroux junior, Richard W. Williams, J. Edmond Dubé. (Archives de Mark Lessard Dempsey)

Au début des années 1930, J.-Edmond Dubé décide d'établir deux nouvelles pharmacies dans les quartiers Saint-Roch et Limoilou. Le 30 avril 1931, la deuxième Pharmacie Dubé est ouverte par son fils le pharmacien Maurice Dubé au 243, rue Saint-Joseph en face de l'Hôtel Saint-Roch puis déménagée le 1er mai 1933 au 269, rue Saint-Joseph à l'intersection de la rue Dorchester, dans le quartier Saint-Roch. Vers 1935, la troisième Pharmacie Dubé est établie dans le quartier Limoilou au 212, 3e Avenue à l'intersection du chemin de la Canardière. Lors de cette importante expansion, la Pharmacie de la Croix de Malte devient la Pharmacie Dubé.

Le 31 octobre 1947, après presque cinquante-cinq années comme pharmacien-chimiste dans sa ville natale, J.-Edmond Dubé doit fermer sa pharmacie de la rue Saint-Jean à cause de la vente de l'édifice du Y.M.C.A. De plus, la Pharmacie J.-E. Livernois ltée achète les registres d'ordonnances de la Pharmacie Dubé, rue Saint-Jean. Mais, la Pharmacie Dubé de la rue Saint-Joseph reste ouverte encore quelques années.

Fondateur de compagnies pharmaceutiques et chimiques

Pendant sa carrière professionnelle, J.-Edmond Dubé participe à la fondation de trois compagnies pharmaceutiques et

chimiques pour inventer, manufacturer, vendre et distribuer ses propres créations. Le 9 novembre 1910, il est membre fondateur et premier président de la Compagnie pharmaceutique de la Croix Rouge, ltée, qui fabrique le Sirop de Goudrol pour le rhume, le Sirop de Goudrol et d'Huile de Foie de Morue Perfectionné, la préparation pour la peau Le Lait Oriental Parfumé, l'eau de toilette l'Eau de Floride et les tablettes Fruit-i-Nol. Elle cessera ses opérations vers 1921. Le 14 février 1920, J.-Edmond Dubé participe à la fondation de la Compagnie chimique Pannonia ltée pour fabriquer des spécialités pharmaceutiques, des encres et des savons liquides à Québec et ailleurs. Elle manufacture le produit Pine Ozone, les tablettes Pannonia Brand et l'Indelible Ink du Dr Aurel Rogan, directeur résidant à New York. Le 29 février 1929, la compagnie pharmaceutique Produits Perfecto enr. est fondée pour produire les spécialités suivantes: le parfumeur d'air par vaporisateur Pine Odor, les comprimés contre la dépression Ton-y-Gra, la lotion pour cuir chevelu Rhum et Pilocarpine, le remède amaigrissant Poudre Sénéline et le savon Néodol Liquide.

Inventeur

En plus d'inventer ses propres produits pharmaceutiques et chimiques, J.-Edmond Dubé est le créateur d'un système portatif de chauffage électrique et d'un porte-lame à rasoir. Le 21 mai 1903, ce dernier obtient un brevet d'invention en Grande-Bretagne, du bureau de la propriété intellectuelle de Londres, pour son invention d'un système portatif de chauffage électrique. Quelques années plus tard, en 1909 et en 1910, son projet de porte-lame à rasoir est enregistré officiellement à Ottawa, à Washington, D.C., à Paris et à Londres.

Association pharmaceutique de la province de Québec - Administrateur

De 1896 à 1907, le pharmacien Dubé participe activement à la direction de l'Association pharmaceutique de la province de Québec. De 1896 à 1906, il est superviseur de l'examen préliminaire du Bureau préliminaire des examinateurs dans la ville de Québec. De plus, il occupe les importantes fonctions de membre du Conseil en 1900-1901, de deuxième vice-président du Conseil de 1904 à 1906 et de membre du Bureau des examinateurs en 1906-1907 (Fig. 5). Le 7 juillet 1943, il mérite le titre de membre honoraire de l'Association pharmaceutique de la province de Québec en commémoration de son cinquantième anniversaire comme pharmacien licencié et en reconnaissance de ses services rendus à sa profession de pharmacien-chimiste au Québec.

Association des pharmaciens de Québec et de Lévis

D'après notre recherche dans les journaux de Québec, J.-Edmond Dubé est membre de l'Association des pharmaciens de Québec et de Lévis connue aussi sous le nom de l'Association pharmaceutique de Québec. Selon un article publié dans le journal L'Événement en date du 22 novembre 1928, les membres de cette association sont invités à un banquet aux huîtres par le pharmacien Eugène Martin, président-directeur général du Laboratoire Martin, pour des discussions sur le commerce illégal de médicaments et les droits des pharmaciens au Québec. On remarque durant la soirée la présence de Jean-Ulysse Demers, président de l'Association, Louis-Alfred Létourneau, président honoraire de l'Association et député provincial, et des pharmaciens J.-Hughes Bernier, J.-Hilaire Bissonnette,



Fig. 6 : Membres de l'Association pharmaceutique de Québec lors d'un dîner à l'hôtel Clarendon le 1er février 1940. Assis au centre, on reconnaîtra J. Antonin Marquis, président de l'Association et directeur de l'École de pharmacie de l'Université Laval. (Archives de Mark Lessard Dempsey). Assis, 4ème en partant de la gauche, J.-E. Dubé.

Maurice Boissinot, Bernard Côté, Omer Couture, Maurice Dion, Paul Dion, Charles Drouin, J.-Edmond Dubé, Adélard Gagnon, J.-Wilfrid Gaudette, J.-Rosario Guay, William Patrick LaRoche, Antoine Leclerc, Arthur Légaré, Eugène Létourneau, J.-Antonin Marquis, Ludger-Edgar Martel, Alfred Morin, Edgar Picard, Léger Rainville, Paul-Henri Soucy, Jules Therrien, Henry Willis et son neveu Henry Willis Kinnear.

Le 1er février 1940, l'Association des pharmaciens de Québec et de Lévis reçoit ses membres à un dîner à l'Hôtel Clarendon de Québec pour honorer l'assermentation des députés et pharmaciens Henri Groulx et

Francis Lawrence Connors au cabinet provincial du premier ministre Adélard Godbout, le 8 novembre 1939 (Fig. 6). Président de l'Association pharmaceutique de la province de Québec de 1932 à 1934, Henri Groulx est nommé aux postes de ministre de la Santé et secrétaire provincial, tandis que Francis Lawrence Connors devient ministre sans portefeuille. Les pharmaciens suivants assistent à la célébration : J.-Antonin Marquis, président de l'Association des pharmaciens de Québec et de Lévis, les ministres Henri Groulx et Francis Lawrence Connors ainsi que Maurice Boissinot, J.-Hilaire Bissonnette, Paul Brunet et son frère le Dr Willie Brunet, Jean-Ulysse Demers, J.-



Fig. 7 : Médaille du 50e anniversaire du Conseil 446 des Chevaliers de Colomb du Canada, 1899-1949. (Archives de Jean Lessard)

Edmond Dubé et son fils Maurice Dubé, Adélard Gagnon, Jean-Baptiste Giroux, André Jolicœur, William Patrick LaRoche, Ludger-Edgar Martel, Eugène Martin, Paul-Henri Soucy et Henry Willis.

Associations commerciales

Parallèlement à son adhésion à des associations pharmaceutiques, J.-Edmond Dubé est aussi membre de la Chambre de commerce de Québec et de l'Association des marchands détailliers du Canada à Québec. Le 7 avril 1908, il est élu au poste de président de la nouvelle section des pharmaciens de cette organisation qui s'y est jointe durant l'année 1907-1908 pour défendre les droits des pharmaciens à la suite du dépôt de la loi concernant certains remèdes brevetés.

Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord. Congrès de 1902 et 1908

Lors du quatrième congrès de l'Association des médecins de langue française de

l'Amérique du Nord tenu les 21, 22 et 23 juillet 1908 à Québec, J.-Edmond Dubé reçoit la médaille souvenir de ce rassemblement de médecins francophones probablement à titre de président de la section des pharmaciens de l'Association des marchands détailliers du Canada à Québec. Soulignons que son nom est inscrit sur la liste des adhérents au premier congrès de l'Association tenu à Québec les 25, 26 et 27 juillet 1902, année du cinquantième anniversaire de fondation de l'Université Laval de Québec.

Bienfaiteur

Sensible à l'importance des œuvres de bienfaisance, J.-Edmond Dubé participe au mouvement des sociétés fraternelles de secours mutuel des catholiques romains laïcs au Canada à la fin du dix-neuvième siècle. En effet, il est membre et syndic de la succursale no 238 de la paroisse Notre-Dame de Québec de l'Association catholique de secours mutuel (C.M.B.A.). Il occupe le poste de secrétaire-financier de la succursale no 238 au Grand Conseil du Canada de la C.M.B.A. en 1896-1897.

Le 22 août 1899, Monsieur Dubé assiste à l'organisation officielle du Conseil Québec 446 de l'Ordre des Chevaliers de Colomb. Les premiers Chevaliers de Colomb du Conseil Québec 446 sont installés officiellement le 3 septembre 1899 en présence de John Gabriel Hearn, Grand Chevalier fondateur du Conseil Québec 446, du Dr James John Edmund Guerin, Grand Chevalier fondateur du Conseil de Montréal et de plusieurs Chevaliers de Colomb de Montréal des États-Unis. Le 12 octobre 1949, J.-Edmond Dubé recevra la médaille d'or du 50e anniversaire de fondation du Conseil



Fig. 8 : Marie-Louise Boudreau, épouse de J.-E. Dubé.
(Archives de Mark Lessard Dempsey)

Québec 446 dans son local du chemin Sainte-Foy (Fig. 7).

Financier

Doué d'un esprit entrepreneurial, J.-Edmond Dubé s'associe à titre de financier à la fondation de plusieurs sociétés à incidence économique. Le 16 décembre 1910, il est membre fondateur de la Compagnie d'Hangarage, ltée, dont le président fondateur est le sénateur Philippe-Auguste Choquette. Son mandat est la réception et l'entreposage de la marchandise libre de taxes et de la marchandise sujette à la douane. Le 6 mai 1914, il est sociétaire de l'agence de

recouvrement The Associated Merchants of Canada, Ltd. Le 25 janvier 1915, il est membre fondateur de la société d'exploitation minière dans la vallée de Skeena (Colombie-Britannique) : The British Columbia Skeena Coal Company, Ltd.

Mariage

Le 23 septembre 1896, J.-Edmond Dubé épouse en la chapelle Saint-Louis de la Basilique Notre-Dame de Québec, Marie-Louise Boudreau, fille du Dr Édouard-Zéphirin Boudreau, médecin et coroner, et d'Angéline Touchette, de Baie-Saint-Paul. (Fig. 8) Pianiste de concerts au Quebec Morning Musical Club, Marie-Louise Boudreau a étudié au Couvent de la Congrégation Notre-Dame de Baie-Saint-Paul. D'origine acadienne, elle est une descendante de Michel Boudrot, lieutenant-gouverneur en Acadie au dix-septième siècle, arrière-petite-fille de Jean Boudrot, navigateur, propriétaire de la Maison Boudreau de Deschambault et seul acadien député au Parlement du Bas-Canada de 1792 à 1796. Elle est aussi petite-fille du capitaine Édouard Boudreau, pilote au long cours.



Fig. 9 : Jean Lessard, pharmacien. (Archives de Jean Lessard)

Décès et funérailles

Après une remarquable carrière professionnelle de presque cinquante-cinq d'années, J.-Edmond Dubé est décédé le 4 octobre 1957 à Québec à l'âge respectable de 89 ans. Le 8 octobre 1957, ses funérailles sont célébrées à la Basilique Notre-Dame de Québec en présence des membres de sa famille, d'amis et de représentants du corps pharmaceutique. Après la cérémonie, le cortège funèbre parcourt les rues du Vieux-

Québec, où plusieurs événements ont marqué la vie du défunt, jusqu'au cimetière Saint-Charles de Québec pour l'inhumation de sa dépouille à côté de celle de sa femme Marie-Louise Boudreau.

Son fils Maurice Dubé, pharmacien

Né le 16 mai 1898 à Québec, Maurice Dubé étudie au Collège de Lévis et à l'Université Laval. Clerc-pharmacien le 23 septembre 1923 et pharmacien licencié le 17 mai 1930, il tient la Pharmacie Dubé dans le quartier Saint-Roch depuis son ouverture en 1931. Le 28 février 1936, il enregistre la raison sociale Pharmacie Québec. En 1951, il est contraint de fermer la dernière Pharmacie Dubé à la suite de l'élargissement de la rue Dorchester. Il est décédé le 24 février 1992 à Sillery à l'âge vénérable de 93 ans.

Son petit-fils Jean Lessard, pharmacien

Natif de Québec, fils de Me Jules Lessard, notaire, et de Jeannette Dubé, Jean Lessard obtient de l'Université Laval un baccalauréat en pharmacie en 1966, un certificat en

pharmacie d'hôpital en 1967, un diplôme de l'École normale supérieure en 1968 et un certificat en gérontologie en 1980. Enseignant aux niveaux secondaire et collégial durant cinq années et agent de développement pédagogique au ministère de l'Éducation du Québec pendant les deux années suivantes, il retourne à la pratique de sa profession pour les années subséquentes. Fondateur de la compagnie SécuriGesco, ltée en 1982, il est président fondateur de la société PharmaGesco, ltée de 1983 à 2009. De 1983 à 1991, il siège au conseil d'administration de l'Ordre des pharmaciens du Québec comme son grand-père maternel.

Remerciements

L'auteur remercie de leur collaboration les trois petits-enfants de J.-Edmond Dubé et de Marie-Louise Boudreau suivants : Mme Louise Lessard, traductrice et mère de l'auteur, Me Marc Lessard, notaire, et M. Jean Lessard, pharmacien.

Sources bibliographiques

Instruments de recherche de l'auteur

Mark Lessard Dempsey, Liste des élèves en pharmacie à l'Université Laval de Québec, 1860 à 1901, Gatineau, 2015.

Mark Lessard Dempsey, Liste des membres du Conseil de l'Association pharmaceutique de la province de Québec, 1870 à 1910, Gatineau, 2015.

Bibliothèque et Archives Canada

Bureau des brevets canadiens, 1909, 1910.

Gazette du Canada, 1914.

Collections de revues scientifiques et commerciales, de journaux et annuaires municipaux.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Archives judiciaires, Fonds Cour supérieure, Greffe de Québec, Raisons sociales, TP11,S1,SS20,SSS48.

Archives judiciaires, Greffes de notaires, District judiciaire de Québec, CN301S381, Louis-Philippe Sirois, 30-09-1895, 18-02-1896.

Ordre des pharmaciens du Québec

Annual Report of the Council of the Pharmaceutical Association of the Province of Quebec, 1896-1907.

Procès-verbal, Bureau d'enregistrement, Association pharmaceutique de la province de Québec, 7-07-1943.

Livres

Freeman Clowery, Medals of the Governors Generals of Canada, Sherbrooke, F. Clowery, 1981.

Premier Congrès de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord tenu à Québec les 25, 26 et 27 juin 1902 sous la présidence du Dr M.D. Brochu, professeur à l'Université Laval de Québec textes des mémoires publiés sous la direction du Docteur F.-X. Jules Dorion. Québec, J.-A.-K. Laflamme Imprimeur, 1903.

Quatrième Congrès de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord tenu à Québec, les 20, 21 et 22 juillet 1908 sous la présidence du Dr. Arthur Simard, professeur à l'Université Laval de Québec texte des mémoires publié sous la direction du Dr. Albert Paquet, Québec, Imp. Laflamme & Proulx, 1910.

Christopher Carter, espion britannique et apothicaire

Denis Robillard

Dans le texte qui suit, il sera question d'un homme, chimiste et apothicaire, dont le parcours, me semble-t-il, fut loin d'être conventionnel: Christopher Carter, un apothicaire installé dans la région de Sorel au Québec, vers 1795, un peu après la révolution américaine. Méconnu pendant longtemps, son nom ne figure même pas dans les annuaires de médecine. Plus tard, une simple mention apparaîtra dans des archives médicales publiées au Québec au 18^e siècle. Dans ce court article, nous espérons apporter un peu de lumière sur cette figure intrigante de l'histoire médicale et pharmaceutique du Québec.

Qui est ce personnage ?

À première vue, Christopher Carter nous apparaît comme un personnage un peu trouble, à l'aube de la révolution américaine. Né entre 1743 et 1746, en Angleterre, ses affaires politiques, commerciales et médicales sont intimement reliées. En effet, apothicaire respecté et chimiste, Christopher Carter s'associe à un certain Townsend Speakman en 1772. Ce dernier, né lui aussi en Angleterre en 1743, était venu s'installer à Philadelphie, en Pennsylvanie, comme apothicaire en 1771 au 18 South Street. Certains prétendent que Speakman était venu en Amérique en 1758 pour y faire de l'eau gazeuse artificielle; cependant, il appert



Fig.1 : Independence Hall à Philadelphie au moment de la révolution américaine. Source: https://en.wikipedia.org/wiki/History_of_the_United_States_Constitution

que cette découverte aurait été faite à Londres autour de 1772 par un certain Dr. Mervin Nooth avant qu'il ne devienne membre de la Société Royale de Londres.

On ne sait pas dans quelles circonstances Speakman et Carter se sont connus avant de s'installer comme chimistes et pharmaciens à Philadelphie. Nous savons cependant que Speakman était quaker et qu'il avait voulu installer son apothicaire tout près d'une salle de réunion des quakers vraisemblablement parce qu'il y avait une bibliothèque bien pourvue en ouvrages médicaux et scientifiques venus d'Angleterre, et qu'il pouvait y documenter ses propres travaux.

La nouvelle apothicaire de Speakman et Carter est située à Golden Rose près de l'Allée Strawberry et la rue Chestnut. De plus, en bas de la route, à Golden Pelican, se trouvait une distillerie et un magasin de médicaments brevetés opérés par les Drs. De Normandie et Pierce. Ici, il semble important de préciser que ces associés étaient d'allégeance Quaker, groupe religieux chrétien dissident de l'Église anglicane. Ce mouvement était très présent dans l'état de Pennsylvanie; ses membres dénonçaient les pratiques de l'esclavage qui avaient cours à cette époque. Ils militaient en faveur des droits de l'homme et souhaitaient l'égalité homme-femme. Qu'ils aient dérangé la société du temps était plausible.

À la même époque, un chimiste et apothicaire originaire de Philadelphie s'établira plus tard au Québec. Il s'agit de Liveright Piuze. Ce fameux Piuze, d'origine allemande, porte le nom, à sa naissance, de

Traugott Leberecht Behzerq qu'il a anglicisé par la suite en Trustgod Liveright Piuze. Si l'on suit son périple, le 17 septembre 1772, il quitte la ville de Dresde en Allemagne pour se rendre d'abord à Rotterdam en Hollande. Puis, de là, renonçant à joindre son frère installé à Batavia, il s'embarque le 3 juillet 1773 pour l'Amérique du Nord sur un bateau anglais, le Britannia, dont les passagers sont essentiellement des immigrants polonais et allemands. Cependant, en 1776, en pleine guerre d'indépendance américaine, Piuze est forcé de s'enrôler comme médecin militaire au sein des troupes britanniques qui se battent contre des troupes américaines. À la suite de cet épisode, il arrivera finalement au Québec. Piuze s'installa vers 1791 à Rivière-Quelle pour y pratiquer sa profession et pour y ouvrir une pharmacie.

Revenons à nos deux apothicaires installés à Philadelphie. Speakman et Carter vendront toutes sortes de médicament, produits chimiques et préparations galéniques, articles d'alimentation entre autres des raisins secs, dindes, figues et groseilles. En outre, ils importent de Londres les « famous Keyzers Pills (contre les maladies vénériennes) avec un certificat d'authenticité. Puis, ils déménagent leur commerce au Market Street et se paient une pleine page de publicité dans le Pennsylvania Packet du lundi 1er juin 1772 pour faire connaître leurs produits.

« ...viennent d'importer de Londres par le Britannia et la Carolina un assortiment général des meilleurs médicaments, produits chimiques, médicaments galéniques et des médicaments brevetés, une petite quantité de très bonnes prunes et de pruneaux français, des figues, des barils de raisins secs

et des amandes de Jordanie, de la lavande, de la pierre ponce et la poudre de calcaire. Des recettes artisanales et des prescriptions médicales sont aussi préparées. On trouve aussi des pharmacies familiales, des articles en fer avec des instructions appropriées aux prix les plus bas. Comme ces apothicaires ont plusieurs années d'expérience dans une maison de grande réputation à Londres, ils peuvent donc vendre des articles d'excellente qualité et cela, à des taux plus que raisonnables ».

Quant à l'organisation matérielle de leur commerce, nous en savons peu si ce n'est qu'ils utilisaient des bouteilles de verre blanc de trois litres avec bouchons de verre et des bouteilles vertes pour stocker leurs produits ainsi que des flacons à large ouverture.

D'autres publicités affichées dans la Pennsylvania Chronicle et Universal Advertiser du 4 mai 1773 jusqu'au 4 octobre 1773 les présentent comme des pharmaciens londoniens¹. Cela était-il de nature à établir leur notoriété ou leur compétence ?

Apothicaire et espion présumé

Apothicaire renommé, Carter s'affiche comme un sympathisant britannique, donc «Loyaliste» fidèle au roi Georges III. En octobre 1775, il est arrêté par le Comité de sécurité de Pennsylvanie dirigé par Messieurs Caldwater et Allen. Carter est accusé et emprisonné avec d'autres sympathisants, pour « pratique contraire aux lois et libertés de l'Amérique ». Le 7 octobre, il fait une déposition devant Henry Hale Graham, écuyer de Chester, Pennsylvanie. Carter aurait, dit-on, comploté avec un certain John Kearsley trouvé en possession d'une lettre

compromettante destinée au Lieutenant Robert Douglas de l'Artillerie royale britannique à Boston et qui lui fut confisquée. Emprisonné pour ses sympathies politiques, Kearsley aurait informé la Grande-Bretagne de ce qui se passait en Pennsylvanie. D'autres comme Miles Snowden et John Brooks furent incarcérés à la prison de Lancaster puis interrogés par le Comité de sécurité. Dans le carnet de notes d'un certain Marshall², il est mentionné une lettre relatant les événements de Pennsylvanie à être donnée à Christopher Carter pour qu'il la fasse parvenir à Londres. De là la présomption qui fit de lui un espion à la solde des Anglais. Quant à Speakman, l'associé de Carter, il a été aussi emprisonné pour sa fidélité à la couronne britannique en octobre 1775.

Carter et Speakman sont heureusement libérés à condition qu'ils quittent le pays immédiatement. Carter cherche asile en Angleterre, puis après quelque temps revient en Amérique. À New York le 2 octobre 1779, il épousera Pricilla Roger avec qui il aura quatre garçons et deux filles. George né en 1780 suivi par Christopher né en 1782 suivront les traces de leur père dans le domaine médical. Quant à Christopher Carter, il travaillera aussi au Majesty's Royal Hospital de New York sous la supervision du surintendant général John Mervin Nooth³ jusqu'à la signature du traité de Paris avec les Américains en septembre 1783. Le lien d'affaire avec Speakman est rompu et les deux associés ont fini par se séparer. Après la fin des hostilités entre l'Amérique et l'Angleterre, Speakman poursuivra ses activités de pharmacien à Philadelphie de 1784 à 1792. Dans The Pennsylvania Paquet et General Advertiser du 22 juillet 1784, on

voit la pharmacie de Speakman à quelques pas de la salle de réunion des quakers. Il est mort en 1793, de fièvre maligne, une fièvre qui a ravagé la population de cette ville entre 1793 et 1794⁴.

Installation au Canada

À l'arrêt des hostilités en 1783, Christopher Carter et sa famille ont cherché refuge à Halifax où le rejoignent les chirurgiens apothicaires Jonathan Ogden et John Gould qui arrivaient eux de l'hôpital général de New York. Puis Carter poursuivit sa route à St John, Nouveau-Brunswick, où il travaille comme pharmacien et chimiste. Il y rédige apparemment une pétition avec 17 autres personnes pour obtenir 4,000 acres de terrain près de Washademoac. Ensuite, il se rendra à Sorel⁵ sa destination finale. Entre-temps, il fut engagé comme un aide-hospitalier à l'Hôtel Dieu de Québec vers 1788 sous la direction du Dr. Mervin Nooth. Puis, il se dirigera dans la région de Yamaska et Yamachiche avec sa famille.

Nous savons qu'à la fin de la guerre américo-britannique, Yamaska et Yamachiche reçoivent un flot continu des loyalistes. On leur fournit des vêtements, des lainages, des tissus, des couvertures, des bas, des chaussures, les caleçons longs et des gants pour passer à travers les rudes hivers canadiens. Depuis 1781, la ville de Sorel accueillait de nombreux réfugiés loyalistes et des militaires qui y formèrent une importante communauté anglophone. On comptait en 1779, près de 850 loyalistes au Québec et près de 90 d'entre eux souhaitaient s'installer à Sorel. Déjà, en septembre 1784, lors d'un recensement, on dénombre à Sorel et aux alentours près de 95

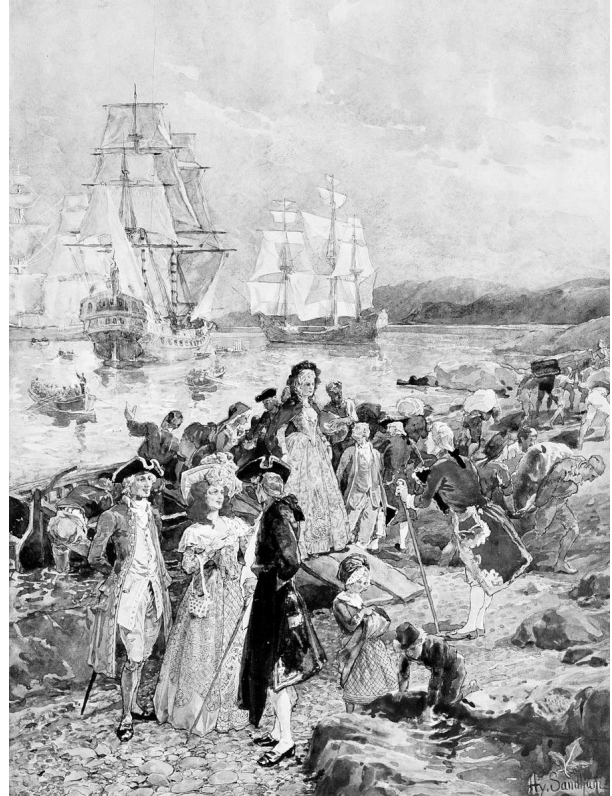


Fig. 2 : Arrivée des Loyalistes au Nouveau Brunswick vers 1783 par Henry Sandham.(source https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Henry_Sandham_-_The_Coming_of_the_Loyalists.jpg)

familles, dont 316 hommes à qui on a offert des terrains pour s'établir. D'autres loyalistes choisirent plutôt de tenter leur chance du côté de la Baie-des-Chaleurs en Gaspésie. Nous savons également qu'à Sorel, on a érigé un hôpital pour accueillir les militaires invalides. Cet hôpital nommé « Chelsea Outside » sera dirigé par le Dr. Carter qui rayonnera dans la communauté. En effet, en 1799, Christopher Carter sera nommé juge de paix et vers 1809 il deviendra Commissaire du tribunal des petites créances à Sorel. Homme d'affaires, il a aussi possédé une scierie à Saint-Ours⁶. En 1805 il a pris comme stagiaire un apprenti en médecine précoce de 14 ans, Wolfred Nelson (1791-1863). Wolfred Nelson, frère de Robert,

est connu pour son appui aux patriotes de 1837. Déporté, il deviendra maire de Montréal en 1854.

Christopher Carter aura une fille, Mary Ann née à Sorel en 1789 suivie par un autre fils nommé John Mervin Nooth Carter, en 1793, en l'honneur du Dr. Nooth. John Mervin

Nooth Carter rejoint l'armée britannique et devient premier lieutenant dans l'Artillerie royale. George Carter, est devenu un médecin praticien à Trois Rivières. Il obtient sa licence en 1805. Il était toujours actif en 1831. Un autre fils, Edward Walker Carter né à Sorel en juillet 1792 décédé en 1854 travaillait à Sorel comme médecin en 1819.

Sources bibliographique et notes

¹ Advertisement in The Pennsylvania Chronicle and Universal Advertiser, from May 4th 1773 through October 4th 1773 for Townsend SPEAKMAN, Chris. CARTER & Co in Philadelphia,. On May the 24th 1773, # 332 Adv. Townsend Speakman & Christopher Carter chemists and druggists from London.

² Coleman J. Thomas McKean Forgotten Leader of the Revolution. American Faculty Press. Rockaway NJ 1975.

³ John Mervin Nooth (1737-1828) est un médecin et scientifique anglais qui a séjourné à Québec de 1788 à 1799.

⁴ Mathew C. A Short Account of the Malignant Fever in Philadelphia. 4th edition January 15, 1794.

⁵ Sorel prendra le nom de William Henry à partir de 1787 jusqu'en 1862 au départ des troupes britanniques.

⁶ Saint-Ours, ville de Saint-Ours maintenant est une ville dans la municipalité régionale de comté Pierre-De Saurel au Québec, située dans la région administrative de la Montérégie.

Autres sources consultées

Thomas McKean Forgotten Leader of the Revolution by John Coleman, 1975. Thomas McKean: Forgotten Leader of the Revolution Hardcover – April, 1975 (American 2 Faculty Press, Rockaway, New Jersey, 1975) by John M. Coleman (Author) ISBN-13: 978-0912834078 ISBN-10: 0912834072

The History of Philadelphia 1609-1884 by John Thomas Scharf has detailed information about Speakman and Christopher Carter in Philadelphia on 1773. The History of Philadelphia, 1609-1884 by Scharf, J. Thomas (John Thomas), 1843-1898; Westcott, Thompson, 1820-1888 Published 1884 Volume v.1 Philadelphia, L. H. Everts & co.

Sex Among the Rabble by Clare A. Lyons discusses the apothecary shop owned by Carter and Speakman. P.144 Clare A. Lyons's Sex Among the Rabble: An Intimate History of Gender and Power in the Age of Revolution, Philadelphia, 1750-1830 Published for the Omohundro Institute of Early American History and Culture, Williamsburg, Virginia Paper ISBN 978-0-8078-5675-8 Published: February 2006.

American Loyalist claims by Peter Wilson Coldham, Volume 1, 198 American Loyalist Claims Volume 1 Coldham, Peter Wilson F.A.S.G. Published by Nat'l Geographical Society, Washington, D.C., 1980 ISBN 10: 0915156458 / ISBN 13: 9780915156450.

Rootsweb Townsend L-Archives, archiver.rootsweb.ancestry.com. September 1, 2008. From Liane Fenimore. An account Of The Malignant Fever in Philadelphia published by Mathew Cary, 4th edition January 15, 1794. Townsend Speakman, apothecary is listed as deceased.

The Loyalists of Sorel article by Walter S. Whyte found in Canadian Genealogist (Volume 4. No.2 (1982) 73-84.

Histoire de Sorel par Abbé A Couillard Despres, Montreal 1926. (Collections.banq.qc.ca) p.80,93,125,130.

Michel Sarrasin et le « quinquina du Canada »

Gilles Barbeau, professeur émérite de la Faculté de pharmacie et président de la Société québécoise d'histoire de la pharmacie¹

Michel Sarrasin (1659-1734) est un médecin. C'est le premier véritable médecin diplômé de la Nouvelle-France. Arrivé ici comme chirurgien de navire en 1685, il décide de retrouver en France pour y faire des études de médecine avant de revenir à Québec en 1697. Il pratiquera son art à l'Hôtel-Dieu de Québec et à l'Hôpital Général. Il sera nommé «médecin du roi» en 1699. Le docteur Sarrasin est aussi connu pour l'ablation d'une tumeur au sein de Marie Barbier de l'Assomption en 1700, une religieuse de la congrégation Notre-Dame de Montréal . Selon Dionne, ce serait la première mastectomie homologuée en Amérique.²

Or quel est le lien entre le quinquina et Michel Sarrasin ? C'est une mention faite par Gauthier qui a piqué notre curiosité. En effet, dans un ouvrage bien documenté sur Michel Sarrasin³, l'auteur rapporte, dans une lettre écrite à une date malheureusement inconnue, (peut-être à un correspondant français du Jardin des Plantes) que Sarrasin propose de monter une expédition pour aller dans la région des Grands Lacs à la recherche de minerais et de plantes rares, dont le fameux «kinkina».

Cet intérêt est étonnant, voire surprenant, pour une plante qu'aucun européen n'a encore jamais vu. Comment Sarrasin est-il au fait des connaissances sur cette plante ? C'est l'astronome Charles Marie de la Condamine qui sera le premier Européen à la décrire en 1738.

Le quinquina est un arbre originaire d'Amérique du Sud, précisément du Pérou et de l'Équateur. Il pousse en altitude et porte des inflorescences roses à rouges, parfois blanches selon l'espèce. On reconnaît aujourd'hui 22 espèces du genre. S'il fut « découvert » au 17^e siècle dans la région de Loja au Pérou (à l'époque) par les Jésuites, ce n'est qu'en 1738 l'Académie des Sciences de



Fig. 1 : Écorce de quinquina rouge. Musée de matière médicale de la Faculté de pharmacie de Paris. Collection Gilles Barbeau



Fig. 2 : Michel Sarrazin recevant une plante d'un Amérindien.

Source: https://issuu.com/aoallen/docs/picture_gallery_of_canadian_history_v1

Paris publie la description qu'en a faite l'explorateur Charles Marie de la Condamine aidé de son collègue botaniste Antoine de Jussieu.

Le quinquina ou «Cinchona», genre nommé par Linné, appartient à la famille des rubiacées (café) et compte plusieurs espèces. Certaines, riches en quinine, sont cultivées en Afrique, aux Indes et à Java. Depuis la découverte des propriétés de l'écorce de la plante en 1633 jusqu'au milieu du 19^e siècle, elle a fait l'objet d'un commerce lucratif étant la première plante véritablement efficace pour faire baisser la fièvre.

Dès sa découverte au 17^e siècle, l'écorce de quinquina s'impose comme un traitement efficace des fièvres et particulièrement des fièvres intermittentes (paludisme). L'écorce de l'arbre péruvien obtient ses lettres de noblesse lorsqu'elle guérit Charles II

d'Angleterre des fièvres, de même que le dauphin de France, Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, le prince de Condé, LaRoche Foucauld et d'autres.

Mais voilà, le quinquina est rare. Il est difficile de s'en procurer notamment parce que le commerce est sous contrôle espagnol. Malgré les nombreux envois de plants et de graines, il ne réussit pas acclimater en Europe. Les prix s'envolent, le commerce au noir est florissant. On cherche à la remplacer par des plantes médicinales faciles à trouver. C'est d'ailleurs en cherchant un substitut au quinquina que l'on découvrira la salicine dans l'écorce de saule (salix alba).

En 1738, qui est date de l'envoi du premier dessin du quinquina en France, Sarrazin est décédé depuis quatre ans. Comment connaît-il cette plante? Pourquoi s'y intéresse-t-il ? Lui, un scientifique accompli, dont la bibliothèque comporte un nombre important de livre de sciences, comment peut-il croire que l'on peut trouver une plante qui en principe ne pousse qu'en Amérique du Sud et qu'on n'arrive pas encore à acclimater en Europe ?

Est-ce l'appât du gain puisque l'on sait que l'écorce de l'arbre péruvien est très recherchée en France depuis la guérison de personnages de la cour et qu'elle coûte très cher, le monopole de cette plante étant sous contrôle espagnol. Est-ce la pression exercée sur lui par les autorités françaises (ses deux correspondants de l'Académie des Sciences, Réaumur et Piton de Tournefort) pour sans cesse obtenir de nouvelles espèces de plantes médicinales ? Ou bien est-ce par complet dévouement à la cause de ses malades de Québec ou de Montréal qui meurent souvent de fièvres ? Ou, ce sont des

informations qu'il reçoit de ses propres correspondants au pays « Cet arbuste vient dans des pays tremblants » « je crois la fleur en rosette à quatre pointes ». Examinons quelques hypothèses.

Le commerce avec la capitale

On sait que les membres du corps médical français, lorsqu'ils arrivent en Amérique ont des recommandations très précises, si ce n'est des obligations concernant la flore locale. Ils doivent faire l'étude des plantes en vue de leur commercialisation, découvrir de nouvelles espèces ou spécimens pour alimenter l'herbier du jardin des plantes de Paris, et bien sûr, trouver des plantes nouvelles qui ont un intérêt commercial ou médical et les envoyer aux autorités royales françaises pour analyse et collections. Lorsqu'il revient au Canada en 1697, avec le titre de médecin du Roy, on note dans « arrêts du conseil de Québec 1694-1702, cité par l'abbé Laflamme⁴ » Et comme il y a lieu d'apprendre que le Sr. de Sarrazin a eu d'autres venues en revenant au Canada que celles de traiter seulement les malades, s'appliquant beaucoup aux dissections des animaux rares qui sont en ce pays, ou à la recherche de plantes inconnues... »

Intérêt pour la botanique

Dans une lettre du 15 juillet 1705 et rapportée par Arthur Vallée⁵, il est demandé au gouverneur de la Nouvelle-France, Vaudreuil, de donner à Sarrazin tous les secours dont il aura besoin pour récolter des plantes. Sarrazin enverra d'ailleurs pendant une dizaine d'années des plantes d'ici au Jardin des Plantes à Paris. Il correspondra entre autres avec Louis Pitton de Tourneront, un botaniste français éminent, membre de l'Académie des sciences. Ce dernier donnera

à une plante carnivore des tourbières le nom de « Sarracena », en hommage au médecin de la colonie.

Michel Sarrazin a une collection importante de livres médicaux, 45 livres selon le rapport de l'archiviste de la Province de Québec 19446 dont plusieurs livres de botanique. Mais il a surtout un ouvrage qu'il conserve précieusement dans sa bibliothèque: «La médecine pratique » écrit par Thomas Sydenham (1624-1689), célèbre médecin anglais. Dans ce livre, Sydenham décrit des façons de guérir les fièvres intermittentes (malaria). Après avoir signalé l'inefficacité des méthodes de l'époque basées sur la théorie des humeurs qui demande des saignées, purgations, sudations etc., il écrira: « J'ai mis toute ma ressource dans le quinquina ».

Ce remède, importé d'Amérique du Sud, est très cher et hormis les gens aisés, peu de personnes peuvent se le procurer. À plusieurs reprises, Michel Sarrazin fut exposé à différents types de fièvre (jaune, maligne) dont on ne connaissait pas toujours l'étiologie. Le traité sur les fièvres de Sydenham l'encourage peut-être à rechercher ce médicament dont Sydenham avait tant dit de bien.

Le besoin d'aventure

Sarrazin veut sans cesse faire des découvertes affirmant lui-même qu'il n'aime pas les plantes connues. Il veut faire des expéditions et les autorités semblent disposées à les financer même si elles sont coûteuses. Son objectif est de faire une expédition dans la région des Grands Lacs pour y découvrir des animaux mythiques et étonnamment une plante, le quinquina qu'il appelle «kinkina». mais pourquoi la région des Grands Lacs ?

Michel Sarrazin aurait-il rencontré Michel de Saillant peintre (Dessaillant dit Richeterre, Michel) lorsqu'il fit des tableaux à l'Hôtel-Dieu ? On sait qu'il s'est rendu dans la région des Grands Lacs et en aurait parlé à Sarrazin.⁷

Le besoin d'argent

Michel Sarrazin ne se considère pas assez payé comme médecin du roi et cherche à diversifier ses revenus. On finira par lui octroyer une somme de 500 livres pour «des recherches curieuses» qu'il fera lorsqu'il ne pratique pas la médecine. Le quinquina ferait partie de ces recherches curieuses. Michel Sarrazin y voit peut-être le moyen de faire une bonne affaire. Il se rappelle en effet de ce fameux ginseng à cinq folioles (*Panax quinquefolius*) qu'il aurait reconnu en premier en 1704 et expédié au Jardin des plantes. Mais c'est à la suite d'une observation du père jésuite Lafiteau que la plante fut commercialisée sur une grande échelle et expédiée en Chine à prix d'or. Il aurait raté sa chance et le quinquina serait une façon de se racheter monétairement et scientifiquement.

L'utilisation du quinquina à l'Hôtel-Dieu

L'écorce de quinquina est très souvent utilisée à l'Hôtel-Dieu de Québec et Sarrazin en a probablement donné à ses malades en

infusion ou dans du vin. Simon fait référence aux correspondances échangées entre soeur Marie-André Duplessis et Geneviève de l'enfant-Jésus dans lesquelles il est demandé du kina à l'apothicaire Féret de Dieppe⁸. On sait que l'importation du quinquina en provenance d'Amérique du Sud passe par Cadix et de là à Dieppe où se trouve l'apothicaire Féret.

Ce quinquina fait aussi partie de l'inventaire du corps médical français du 18^e siècle. Lessard montre, selon l'analyse qu'il fait de onze inventaires chez des chirurgiens du 18^e siècle, que le quinquina y est rencontré fréquemment⁹.

Conclusion

L'intérêt qu'il aurait eu pour le quinquina, une plante médicinale exceptionnelle, montre l'étendue des connaissances de Sarrazin en médecine et en botanique. Sa bibliothèque en témoigne. Cependant, il n'a pas fait cette expédition et n'a pas fait la découverte d'une plante curieuse dans la région des Grands Lacs. C'est son nom qu'il a donné à l'oreille de cochon (*Sarracenia purpurea*) et la première chirurgie d'un cancer du sein en Amérique qui l'ont rendu célèbre.

Sources bibliographiques

¹ Cet article a été publié dans Histoire Québec, vol.21 no 3 . 2016.

² Dionne, Louis. Michel Sarrazin de l'Étang. Septentrion, Québec 2008, 56 p.

³ Gauthier, Jean-Richard. Michel Sarrazin, un médecin du Roi en Nouvelle-France. Septentrion, Québec 2007, page 81.

⁴ M. l'Abbé Laflamme. Michel Sarrazin: Matériaux pour servir à l'histoire de la science en Canada. Mémoires et comptes rendus de la société royale du Canada pour l'année 1887, tome V. Dawson Frères, libraires-éditeurs Montréal 1888.

⁵ Vallée Arthur, Un biologiste canadien— Michel Sarrazin, 1659–1735 (Québec, 1927).

⁶ http://www.banq.qc.ca/collections/collection_numerique/journaux-revues/recherche/?keyword=sarrazin&ajouterHistorique=oui. Consulté le 4 novembre 2015.

⁷ Tard, Louis Martin. Michel Sarrazin, le premier scientifique du Canada. page 145, XYZ ed. et Louis-Martin Tard 211 pages , Montréal 1996.

⁸ Simon Lorène. Intérêt pharmaceutique des lettres adressées à l'apothicaire dieppois Féret par les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec. Thèse pour le diplôme d'état de docteur en pharmacie. 2014. 221 pages.

⁹ Lessard R. Pratique et praticiens en contexte colonial: le corps médical canadien au 17e et 18e siècle. Thèse présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval pour l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.) Avril 1994.



Pot de pharmacie qui contenait de «Electuarium tamarindorum compositum ou Électuaire de tamarin composé. Cette préparation était utilisée comme laxatif. Collection de l'hôpital Notre Dame à la Rose en Belgique. Photo G. Barbeau.

Pilules rouges pour les femmes pâles et faibles

Yoan Veilleux

Étudiant au programme de doctorat en pharmacie, Faculté de pharmacie de l'Université Laval

Vous êtes une femme et vous éprouvez une sensation de fatigue et de découragement, des brûlures d'estomac, de l'essoufflement, de l'insomnie, des douleurs aux jambes, des maux de tête ou tous autres maux particuliers? Les *Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles* sont le remède qu'il vous faut. Du moins, c'est ce que la Compagnie Chimique Franco-Américaine laissait croire dans ses nombreuses publicités.

L'origine du produit

Les plus anciennes publicités des «Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles» datent de l'année 1899. À ce moment, ce remède est connu sous le nom de Dr. Coderre's Red Pills for Pale and Weak Women.¹ Ce nom fait référence à Joseph Emery Coderre, médecin, professeur à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal et, par la suite, docteur à l'Hôtel-Dieu de Montréal (Fig. 1). Il s'agit également de l'inventeur du Sirop des Enfants du Dr. Coderre en 1845 qui sera ensuite commercialisé par la Wingate Chemicals Co. à partir de 1890.

Toujours en se référant aux plus anciennes publicités des pilules rouges, on remarque que celles-ci sont fabriquées et commercialisées par la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Dans différentes publicités, elle offre des consultations gratuites par correspondance ou en bureau au 274 rue St-Denis, Montréal avec Dr. Émile Simard, Dr Devos et Dr Capelle, des



Fig. 1 J. Emery-Coderre professeur à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal en 1847 (Source : Annonce de Sirop du Dr Coderre tirée de l'Almanach du Peuple Beauchemin de 1907)

médecins associés à la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Enfin, le remède est conditionné dans une boîte cylindrique de 50 pilules enroulée d'un papier contenant les instructions (Fig. 2).

Ingrédients actifs, indication et posologie

Les ingrédients actifs et leur teneur sont incertains; ni l'étiquette et les publicités ne

dévoilent la composition de ces pilules. Cependant, au début du 20^e siècle, la British Medical Association (BMA), face à la croissance du nombre de recettes de remèdes gardées secrètes, a conduit une analyse sur divers produits dont les Pilules Rouges. Selon les analyses de la BMA, celles-ci contiennent du sulfate ferreux, du carbonate de potassium, du magnésium, de la poudre de réglisses et du sucre.



Fig. 2 : Contenant de Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles (Source : Collection SQHP- (SQHP.2013.R. 155)

En ce qui concerne les indications de ce produit, celles-ci sont diverses et parfois farfelues. En effet, la Compagnie Chimique Franco-Américaine recommande l'utilisation de ce produit «pour améliorer la condition du sang, traiter l'anémie et les affections propres à la femme». Cependant, selon les publicités consultées, le fabricant mentionne plusieurs autres conditions dont l'utilisation peut être bénéfique : «celle qui se sent affaiblie, nerveuse, nonchalante, dont l'estomac fonctionne mal et que les vivres

fatiguent; celle qui a le teint morne, les joues creuses, les lèvres bleuies et les yeux abattus [...]. [Aussi], celle qui souffre d'irrégularités, de douleurs ou de quelques maux particuliers à sa constitution»^{2,3} pour ne nommer que quelques indications. Enfin, le fabricant recommandait la posologie suivante : «De 8 à 12 ans, une pilule après chaque repas. De 12 à 16 ans, une pilule après déjeuner, deux après dîner et une après souper. Pour toutes les femmes au-dessus de 16 ans, deux pilules après chaque repas. Si l'estomac digère mal, prendre en même temps dans un demi-verre d'eau chaude, une demie cuillerée à thé de soda à pâte».

Des publicités... et des témoignages!

Que ce soit dans The True Witness And Catholic Chronicle

Pilules ROUGES
pour les
**Femmes Pâles et Fai-
bles; très efficaces
dans les cas de:**

Anémie	Douleurs Périodiques
Retour d'Âge	Dépression - Mélancolie
Troubles Nerveux	Irrégularités
Maux de Reins	Sensations de fatigue
Palpitations	Migraines

Pour les jeunes filles à l'âge de Croissance, les jeunes épouses, les mères de famille, les femmes à l'époque dangereuse du Retour d'âge, pour toutes les maladies particulières aux Femmes... rien de meilleur marché... rien de plus efficace.

Prix chez LEDUC 0.35

Fig. 3 : Publicité des Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles (Source : Catalogue Leduc, 1931, p. 11)

de 1899⁴, Le Lewiston Evening Journal de 1906⁵, L'Évangeline de 1917⁶ ou Le Guide de la Ménagère de 1927⁷, les publicités des *Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles* sont nombreuses. Cependant, il ne s'agit pas de simples énumérations des bénéfices du remède, mais bien de témoignages souvent accompagnés du portrait des femmes en question et de leur adresse complète. De plus, ces témoignages en question déroulent sur plusieurs lignes,

allant du «Ce n'est que grâce aux Pilules Rouges si je puis garder ma position et gagner chaque jour ce dont j'ai besoin pour vivre» au «Ma santé s'est parfaitement rétablie avec le seul traitement des Pilules Rouges» en passant par le «Aujourd'hui, j'ai une très bonne santé et c'est aux Pilules Rouges que je le dois»⁵. Enfin, voici un autre argument de vente de la Compagnie Chimique Franco-Américaine : «Les hommes évitent les femmes pâles et faibles. Ils hésitent avant de les marier. Seulement les femmes avec des pommettes roses et des yeux brillant [...] trouveront un mari modèle qui s'occupera d'elles et de leurs enfants»⁸.

Prendre 15 livres? Pourquoi pas?

Alors que, de nos jours, la minceur est à la base du modèle de beauté féminin, il en était

autrement il y a de cela environ 90 ans. Il est donc étonnant de constater comment la Compagnie Chimique Franco-Américaine, dans une publicité du Journal de Waterloo du 27 juillet 1922, fait la promotion d'un gain de poids important associé à l'utilisation continue des Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles⁹. Effectivement, on peut y lire : «Après avoir pris une dizaine de boîtes de Pilules Rouges, j'avais engraisé d'une quinzaine de livres et je me portais très bien»⁷. Aujourd'hui, même si un médicament permettait aux femmes de retrouver leur énergie et d'accomplir plus facilement leurs activités de la vie quotidienne, serait-il pensable d'utiliser un tel argument publicitaire?



"Depuis la naissance de mon dernier enfant, qui a cinq ans, j'avais presque toujours été sous les soins des médecins. Je me sentais très faible; j'étais incapable de me livrer assidûment à mes travaux du ménage et certains jours les forces me manquaient complètement. J'étais aussi très nerveuse. L'appétit faisant défaut, l'heure du repas était passée et je n'avais pas songé à manger. Je ne savais plus que faire pour gagner ce que j'avais perdu de vigueur, de courage, de forces nerveuses quand, tout dernièrement, une voisine me recommanda les Pilules Rouges. Tout de suite je m'en suis procuré et depuis les quelques semaines que je les prends ma santé s'est déjà beaucoup améliorée. L'appétit est d'abord revenu, je ne manque aucun repas et fais mon travail facilement. Je veux continuer l'emploi des Pilules Rouges jusqu'à ce que toute sensation de faiblesse soit bien disparue et que j'aie acquis toute ma vigueur du passé. J'ai la conviction d'obtenir ce résultat bientôt." Mme Hector Duval, 63 Liberty, Swanton, Vt.

"Je souffrais de maux de tête, de douleurs d'estomac; j'avais fréquemment des étourdissements, des bourdonnements d'oreilles, des palpitations de coeur; je manquais de force et parfois je me sentais tellement affaissée que je devais me coucher. Je savais que le retour d'âge était la cause de ma mauvaise santé, et moi qui m'étais toujours bien portée auparavant, j'avais peur pour l'avenir d'une vie malade. Mon mari m'avait déjà suggéré d'employer les Pilules Rouges, j'avais moi-même appris les succès de ce remède par des femmes que je connaissais, je m'en procurai donc. Les forces me sont bientôt revenues, les malaises que je ressentais sont disparus peu à peu, et je me sentais heureuse d'une amélioration aussi rapide. Aujourd'hui j'ai une très bonne santé et c'est aux Pilules Rouges que je le dois". Mme A. Lacroix, 1077 rue Champlain, Montréal.

Mme Hector Duval

Mme A. Lacroix

Fig. 3 : Témoignages publicitaires pour les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles (Source : Le Guide de la Ménagère, 1927, p. 2)

Sources bibliographiques

- ¹ Lost Times and Untold Tales from the Malay World. 2009. p. 87. Disponible via: <https://books.google.ca/books>
- ² Le Devoir. 1918. Disponible via: <https://news.google.com/newspapers?nid=1250&dat=19180607&id=zWE0AAAAIBAJ&sjid=y5gEAAAAIBAJ&pg=4497,1684793&hl=en>
- ³ Le Canada 22 mai 1913. Disponible via: <https://news.google.com/newspapers?nid=797&dat=19130522&id=T3hNAAAAIBAJ&sjid=AD8DAAAAIBAJ&pg=4140,4014534&hl=en>
- ⁴ The True Witness and Catholic Chronicle. 1899. Disponible via: <https://news.google.com/newspapers?nid=1888&dat=18990408&id=ZuomAAAAIBAJ&sjid=V2ADAAAAIBAJ&pg=5349,826718&hl=en>
- ⁵ Lewiston Evening Journal. 1905. Disponible via: <https://news.google.com/newspapers?nid=1913&dat=19060406&id=6NUgAAAAIBAJ&sjid=9GoFAAAAAIBAJ&pg=4258,4139655&hl=en>
<https://news.google.com/newspapers?nid=1913&dat=19060406&id=6NUgAAAAIBAJ&sjid=9GoFAAAAAIBAJ&pg=4258,4139655&hl=en>
- ⁶ L'Evangéline. 1917. Disponible via: <https://news.google.com/newspapers?nid=1138&dat=19171003&id=3TkqAAAAIBAJ&sjid=xkYEAAAAIBAJ&pg=4535,135812&hl=en>
- ⁷ Le Guide de la Ménagère. La Femme qui doit prendre les pilules rouges. 1927. Disponible via: <http://collections.banq.qc.ca/bitstream/52327/2282656/1/3043821.pdf> [02/11/15]
- ⁸ Kenny N. The Feel of the City. urban Transformation. Un. of Toronto press 2014. <https://books.google.ca/books>
- ⁹ Journal de Waterloo, 27 juillet 1922. <https://news.google.com/newspapers?nid=518&dat=19220727&id=tbFLAAAAIBAJ&sjid=4TgDAAAAIBAJ&pg=1858,5150199&hl=en>



Achillée millefeuille, plante autrefois utilisée comme fébrifuge dans les campagnes québécoises. Photo. G. Barbeau

Anecdotes

Un excellent remède découvert par un pharmacien montréalais



Un article paru dans « Le petit Journal du 16 juillet 1950 » fait état d'une découverte qui selon les mots du journaliste « apporte un précieux secours à l'humanité à la science médicale et à l'humanité souffrante... » On raconte ici l'histoire de M. Paul Lippens, pharmacien et optométriste, qui, à la suite d'une conférence sur les ulcères d'estomac donnée par le Dr De Bray de Paris, s'est mis en tête de découvrir un remède qui non seulement guérirait les ulcères d'estomac, mais aussi le cancer.

Lui-même atteint d'un ulcère d'estomac, il refuse de se faire opérer et conçoit une formule qui devait le soulager. expérimentant sur lui, ce « nouveau médicament » qu'il avait baptisé « Stomabyl ». Il en éprouve un soulagement immédiat. Ce médicament est à base de dioxyline, un antiseptique et un cicatrisant de la muqueuse, d'atropine et d'alumine. Il se prend en pastilles quatre fois par jour. Selon le journal, « cette découverte canadienne-française fait

sensation dans les milieux médicaux où l'on note constamment ses effets extraordinaires. » Le pharmacien Lippens continuera ses recherches et fabriquera un produit pour les ulcères de bouche, le « Dioral » et un produit pour les muqueuses vaginales, le « Vaginets ». Fondateur de l'institut d'optique à l'Université de Montréal, le journal ajoute que « la science médicale lui doit l'un des grands médicaments du siècle ».

Note. Paul Lippens est le frère de Pierre Lippens, pharmacien bien connu de Québec (« Lippens de malheur »).



Hercule Guérin, pharmacien avant-gardiste

Un article paru dans le Drug Merchandising du 15 mars 1947 souligne la mort de Hercule Guérin, natif de Naperville et diplômé de l'Université Laval en 1899. Avec le pharmacien J.O. Quenneville, il aurait été le fondateur à Montréal de la première chaîne de pharmacies canadiennes-françaises.

Des objets de la collection de la SQHP s'affichent

ÉLECTRARGOL. Argent colloïdal électrique des laboratoires Clin de la Société Colmar

Vers 1880, Louis Ferdinand COMAR, pharmacien de Paris, décide de fabriquer des formules pharmaceutiques spécialisées qu'il mettait au point ou qu'il exploitait pour le compte d'autres pharmaciens. Il crée alors la Société « COMAR et Cie ». Louis Ferdinand COMAR, « Pharmacien de 1^{ère} classe », en est le gérant. Avec ses deux fils, Louis Ferdinand fusionne avec les laboratoires CLIN fondés par le pharmacien Ernest Marie Clin. La nouvelle entité aura dans son catalogue plusieurs produits : sirops contre la toux, élixirs reconstituants, préparations antirhumatismales, préparation à base de colchique «anti-goutte», de métaux «colloïdaux» (Electrargol), d'ampoules hypodermiques de divers principes actifs chimiques. (Texte rédigé d'après une note de la Société d'histoire de pharmacie-Paris)

Description



Boîte de médicament rectangulaire en carton contenant six ampoules d'Électrargol non isotonique, emballées dans du papier de soie rose, et six ampoules de liquide «isotonisant» toutes calées par du coton. La boîte comprend également les versions françaises et anglaises de la notice et d'une publication relative aux préparations colloïdales des «LABORATOIRES CLINS». L'ampoule de couleur jaune doit être mélangée à l'ampoule de liquide «isotonisant» pour obtenir une suspension d'argent colloïdal. Le produit est mis en marché entre 1914-28.

Notice

Le produit est destiné à activer le système immunitaire contre les pathologies sérieuses telles que le cancer et les infections. Il est utilisé contre la scarlatine et comme antiseptique.

Collection SQHP.2013.R.51



Informations aux auteurs et appel de contributions

Pharmacopolis, la revue de la Société Québécoise d'histoire de la pharmacie (SQHP), est intéressée à publier des articles reliés à l'histoire de la pharmacie du Québec présentant :

- des faits, des événements ou des expériences qui ont contribué au développement de la profession,
- des personnes, des groupes et des communautés qui ont marqué l'évolution de la pharmacie,
- des revues de livres et/ou de conférences reliées à la pharmacie,
- une chronique intitulée : « *J'ai vu, J'ai lu* » présentant des comptes rendus de livres, de conférences ou de visites de lieux historiques reliés à la pharmacie.

Le comité de rédaction invite les personnes intéressées à l'histoire de pharmacie de soumettre leurs manuscrits par courriel (sqhp@pha.ulaval.ca) ou par la poste à l'adresse suivante :

Société québécoise d'histoire de la pharmacie
Faculté de pharmacie Université Laval
Québec, QC G1V 0A6
Téléphone : (418) 656-2131, poste 5770 -
Télécopieur : (418) 656-2305

Recommandations aux auteurs

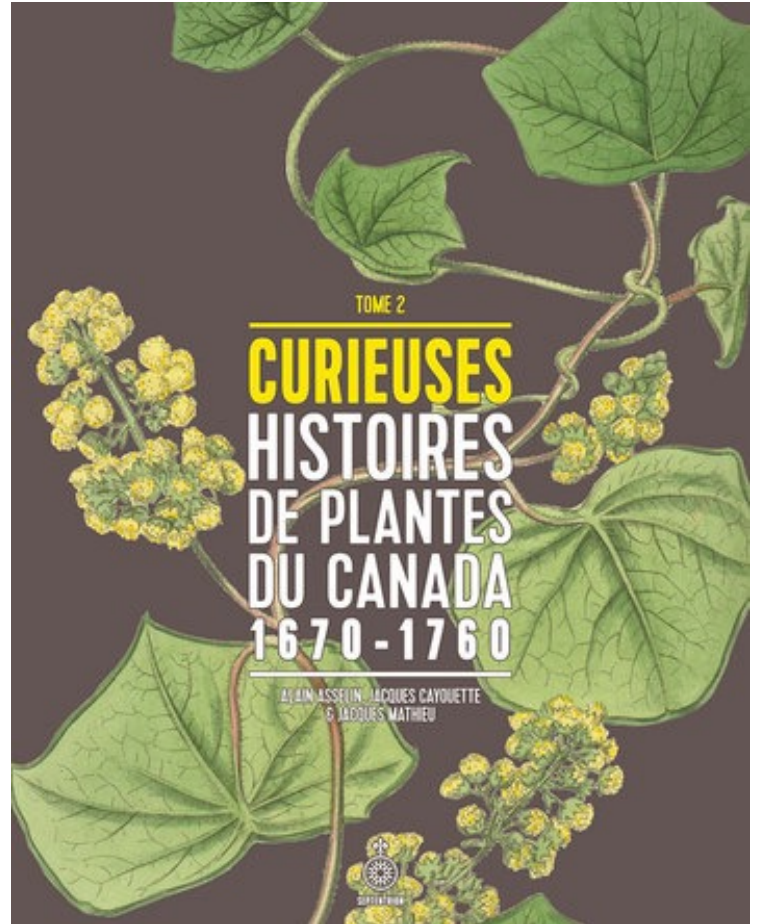
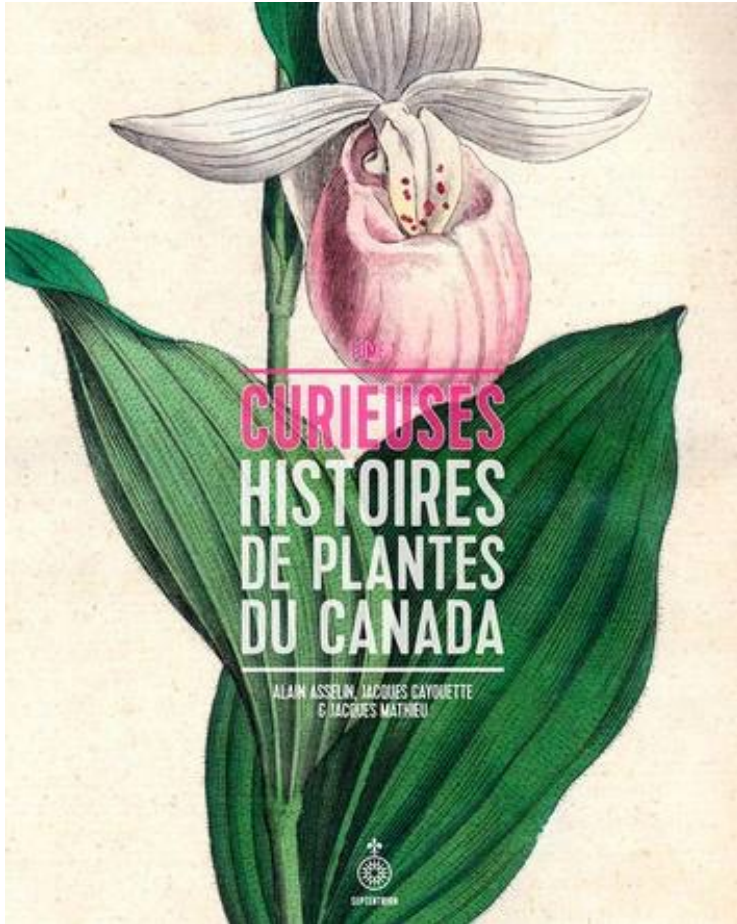
- Les textes doivent être rédigés dans une langue correcte, simple et claire en utilisant les programmes informatiques comme *Libre Office* (.odt) ou *Word* (.doc), ou *Pages*
- des illustrations (en format JPG, PNG, GIF ou TIFF) et leurs légendes peuvent accompagner ou être suggérées pour le texte. Une indication de la source des illustrations est demandée, lorsqu'il y a lieu, une bibliographie appropriée est fortement désirable.
- La police recommandée est Avenir style libraire 11 points à simple interligne. On peut aussi utiliser la police Times.
- Il est recommandé de citer les sources bibliographiques ainsi :
 - **Article provenant d'une revue** : LARUE, M. Histoire du remède secret. Rev. Québ. Hist. Pharm., no 153, 23-45, 2014.
 - **Livre** : BILIMOFF, M. *La longue évolution de la médecine et des remèdes*. Dans : Les remèdes du Moyen Âge, Chapitre 1, p. 9, Éditions Ouest-France, Rennes, 2011.
 - **Autres sources** : La Presse, samedi 8 juillet 1905 ou Entrevue avec M. Joseph Rioux, 26 février 2006.

Un comité éditorial est chargé de relire les manuscrits reçus, de suggérer des corrections concernant la langue, la ponctuation, la conception graphique et le protocole bibliographique, lorsque nécessaire. Les manuscrits corrigés seront soumis aux auteurs pour obtenir leur approbation finale avant la publication.

Mentions légales

- Les contributions demeurent **la propriété de leurs auteurs** qui la cèdent à la SQHP.
- La traduction, la reproduction et l'adaptation partielles ou complètes des articles publiés par *Pharmacopolis* sont interdites pour tout pays, à moins d'avoir obtenu l'autorisation écrite des éditeurs de la Revue. Les utilisateurs doivent alors indiquer sans ambiguïté les noms des auteurs et celui de la revue.

Chronique J'ai lu, j'ai vu



Nos membres publient

Jacques Mathieu et Alain Asselin, associés à Jacques Cayouette, publient chez Septentrion *Curieuses histoires de plantes du Canada-1000-1670 (tome 1) et 1670-1760 (tome 2)*. Ils y racontent l'origine des plantes et la curieuse et étonnante histoire des usages qu'on en faisait, tant en Amérique qu'en Europe. C'est une histoire riche en informations scientifiques, culturelles et historique souvent méconnues. Ces ouvrages abondamment illustrés intéresseront toute personne qui s'intéresse aux plantes médicinales, racines des savoirs modernes en pharmacologie. Un troisième tome est en préparation.

- Alain Asselin est professeur à la retraite et professeur associé au département de phytologie de la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de l'Université Laval. Il a publié de nombreux articles dans ces domaines de recherche.
- Jacques Cayouette est botaniste et chercheur à Agriculture et Agroalimentaire Canada à Ottawa depuis 1984. Il a participé à la troisième édition de la Flore laurentienne et aux projets Flora of North America et Flore du Québec-Labrador nordique.
- Jacques Mathieu est professeur émérite de l'Université Laval. Son domaine d'expertise est l'histoire de la Nouvelle-France et les études multidisciplinaires. Il a produit une vingtaine de volumes notamment sur le peuplement de la vallée du Saint-Laurent.



RICHARD BLAIS

JEAN-FRANÇOIS BOULANGER

FRANÇOIS FRÉDÉRIC-DUBOIS

PHARMACIENS

Pharmaciens
propriétaires affiliés à



Brunet

NOTRE ÉQUIPE EST HEUREUSE D'APPUYER
LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE
D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE



3730, rue du Campanile, Québec (Québec) G1X 4G6

 **418 658-1337**